

LE BULLETIN

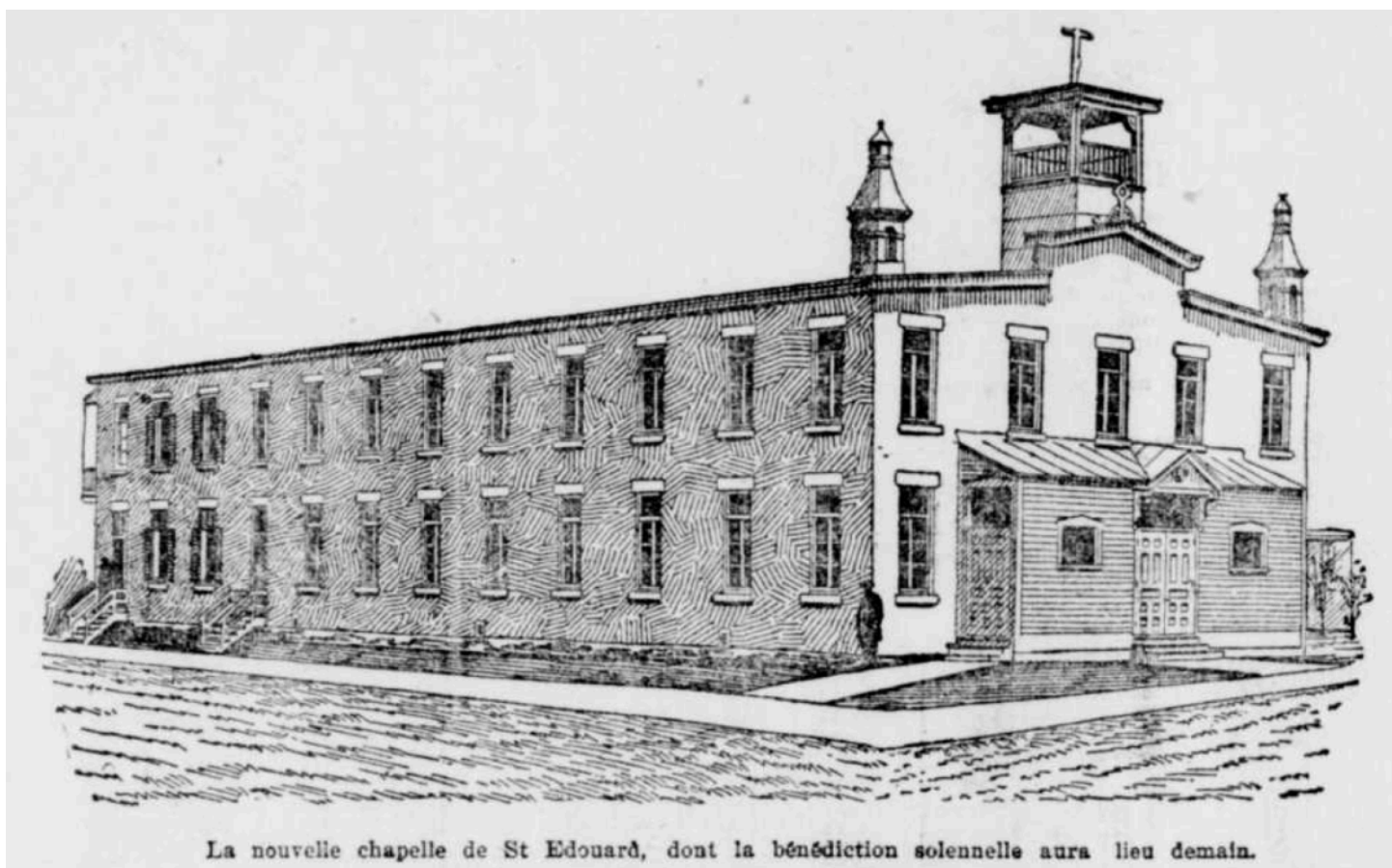
Société d'histoire
Rosemont-Petite-Patrie



VOLUME 23, NUMÉRO 1

JUIN 2025

La paroisse SAINT-ÉDOUARD et le lotissement Boulevard Saint-Denis



La nouvelle chapelle de St Edouard, dont la bénédiction solennelle aura lieu demain.

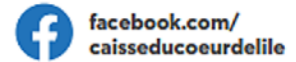
DANS CE NUMÉRO

LES 130 ANS DE LA PAROISSE SAINT-ÉDOUARD
LES ORIGINES – HISTOIRE ET ARCHITECTURE DE L'ÉGLISE
FAMILLES DONATRICES – L'HOSPICE MORIN
LES ANCIENNES MANUFACTURES

Merci à nos commanditaires 2025

Restez à l'affût des nouvelles et de l'engagement de votre caisse!

Suivez-nous sur notre page



DEPUIS 1912
DU MAGASIN GÉNÉRAL D'OCTAVE
À RONA BÉLANGER

RONA
2018, rue Masson, Montréal | 514-374-2121 | ronabelanger.com



Fier de supporter la
Société d'histoire Rosemont-Petite-Patrie.
sda-angus.com

ANGUS

Pour des nouvelles de votre quartier riche en histoires

Abonnez-vous à l'infolettre

montreal.ca/rpp

Rosemont La Petite-Patrie
Montréal

NPD
ALEXANDRE BOULERICE
Député de Rosemont—La Petite-Patrie
Chef adjoint du NPD

alexandre.boulerice@parl.gc.ca
514-729-5342
www.boulerice.org

ASSEMBLÉE NATIONALE DU QUÉBEC

514 593-7495
5357, 5^e avenue, Montréal (Qc) H1Y 2S6
vincent.marissal.rose@assnat.qc.ca

VINCENT MARISSAL
DÉPUTÉ DE ROSEMONT

ASSEMBLÉE NATIONALE DU QUÉBEC

GABRIEL NADEAU-DUBOIS
Député de Gouin

514 864-6133 [f](#) [t](#) [@](#)

PROMENADE
MASSON
Le Cœur de Rosemont



Dans ce numéro



En 2025, la paroisse de Saint-Édouard fête son 130e anniversaire. Il était donc le bon moment de choisir cette paroisse et son lotissement associé, le Boulevard Saint-Denis, comme thème de ce numéro du *Bulletin*. Saint-Édouard était en plus la première paroisse du secteur qu'on appelle aujourd'hui La Petite-Patrie.

On voit dans le premier article de Justin Bur que l'établissement d'une paroisse catholique fait partie des stratégies de mise en marché du promoteur immobilier, comme d'ailleurs dans bien d'autres cas montréalais. Cela s'applique même si, comme c'est le cas ici, les promoteurs sont des anglophones protestants.

Stéphanie Desautels nous revient en poursuivant sa série d'articles sur les églises de l'arrondissement. Saint-Édouard se distingue par le choix du style néo-gothique, peu utilisé à Montréal pour les églises catholiques après les années 1850.

L'équipe de bénévoles de notre Société d'histoire s'est penchée sur le chemin de croix de Saint-Édouard, comme point de départ d'une exploration biographique des familles donatrices. Notre présidente Christiane Gouin enchaîne avec l'histoire de l'hospice Morin, l'une des œuvres de la paroisse Saint-Édouard.

Image ci-dessus

Boulevard St-Denis : publicité à l'occasion de l'inauguration de la chapelle

La Presse, samedi 2 mai 1896, p. 15
[BANQ numérique]

Image de la page couverture

La chapelle d'origine de Saint-Édouard, mai 1896

D'après une photo de Laprés et Lavergne
La Presse, samedi 2 mai 1896, p. 16 [BANQ]

Boulevard ST DENIS

Nouvelle Paroisse de St-Édouard

L'inauguration de cette nouvelle paroisse aura lieu
Dimanche prochain, le 3 de Mai
Ne manquez pas d'y aller, et après la cérémonie examinez

NOS BEAUX LOTS
De 6½ à 18c le pied

Près de la nouvelle église et près de deux lignes de tramways électriques,
Les tramways de la rue St Denis vous transporteront directement sur les lieux.
300 maisons sont maintenant construites et en voie de construction.
Conditions très faciles. La valeur de la propriété augmente rapidement.
Nos agents seront sur le terrain dimanche toute la journée.

R. A. MAINWARING
147—Rue St Jacques—147
152-2

Pour terminer, Louis Delagrave recense les principales installations industrielles qui ont donné de l'emploi aux travailleurs du quartier pendant trois quarts de siècle.

Lors de l'élaboration de ce numéro, nous avons pu compter sur la collaboration soutenue de l'équipe de la paroisse de Saint-Édouard, que nous remercions chaleureusement.

Nous remercions aussi nos généreux commanditaires qui assurent une large part du financement la Société d'histoire. Vous trouverez leurs publicités à la page précédente.

Bonne lecture!

Erratum

Dans le numéro de juin 2024 (vol. 22 no 1), aux pages 14 et 15, les plans de Viau & Venne (avec Zotique Trudel) pour le soubassement de Saint-Arsène datent de **1916**, pas de 1908. L'erreur est due aux Archives nationales ; nous leur avons envoyé une correction.

SOMMAIRE

- 4 Carte : **Paroisses catholiques de la Petite-Patrie**
- 5 **Construire une église, construire un quartier : Saint-Édouard et le Boulevard Saint-Denis**
par Justin Bur
- 9 **L'église Saint-Édouard, la grande dame gothique du Petit Nord**
par Stéphanie Desautels
- 19 **Le chemin de croix de Saint-Édouard : portrait des familles donatrices**
par Christiane Gouin et al.
- 25 **L'hospice Morin**
par Christiane Gouin
- 30 **Comment cette petite patrie a obtenu son nom**
par Justin Bur
- 31 **Quand les manufactures tournaient à plein régime**
par Louis Delagrave

Évolution des paroisses catholiques francophones de la Petite-Patrie

Justin Bur

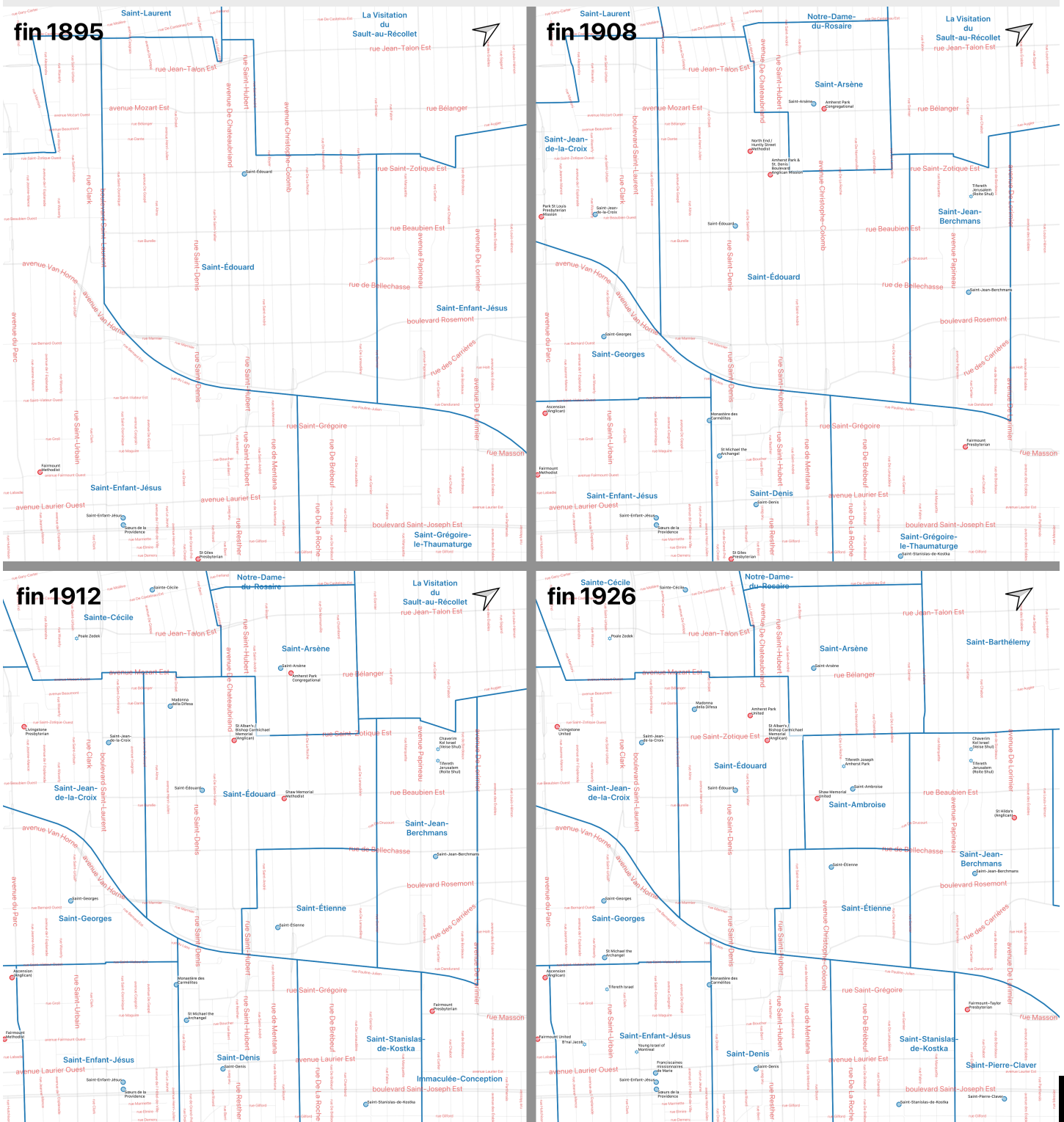
Voici quatre moments clés dans l'évolution des limites de paroisses catholiques francophones de la Petite-Patrie. État au 31 décembre de chaque année. Sources: *Le Canada ecclésiastique*; décrets d'érection de paroisses. Les données étant parfois contradictoires, j'ai dû faire des arbitrages. Saint-Laurent et Sault-au-Récollet existent depuis le régime français; Saint-Enfant-Jésus est érigée en 1867.

fin 1895 : Saint-Édouard vient d'être érigée.

fin 1908 : Saint-Jean-de-la-Croix existe depuis 1900; on vient d'ériger Saint-Arsène et Saint-Jean-Berchmans.

fin 1912 : Après l'érection de Saint-Étienne.

fin 1926 : Après Saint-Ambroise, Saint-Barthélémy, etc. Par la suite il y aura encore des changements moins marquants.



Construire une église, construire un quartier : Saint-Édouard et le Boulevard Saint-Denis

Justin Bur

Vice-président de la ShRPP

La paroisse Saint-Édouard est fondée en 1895 dans les champs pour desservir un nouveau quartier en voie de formation, dont nous avons déjà traité plusieurs aspects dans des *Bulletins* antérieurs.

Dans les années 1890, plusieurs promoteurs immobiliers avaient mis en vente des lots dans leurs lotissements du *Boulevard Saint-Denis*, du *Parc Amherst*, et de la *propriété Beaubien*. La carte dans notre numéro sur le Parc Amherst (vol. 22, no 1, juin 2024, p. 4) montre ces lotissements.

C'est toutefois sur le territoire du Boulevard Saint-Denis que la paroisse prend racine. Les débuts hésitants de ce lotissement sont racontés dans l'article « La rue Saint-Hubert et sa plaza » (vol. 21, no 1, juin 2023, p. 12-15).

Si vous n'avez pas les anciens numéros sous la main, vous pouvez les obtenir sur histoirepp.org, en cliquant sur Publications dans le menu à gauche.

Au début des années 1890, la limite nord de la Ville de Montréal est située à l'avenue du Mont-Royal. Au-delà se trouvent les villages sœurs de Côte Saint-Louis (population 2972, de la rue Drolet vers l'est) et de Saint-Louis-du-Mile-End (population 3537, à l'ouest). Leur territoire combiné s'étend de la rue Mont-Royal jusqu'à un peu plus loin que la future rue Jean-Talon, et de la limite d'Outremont jusqu'au chemin Papineau. Saint-Louis-du-Mile-End, sous l'impulsion de la famille Beaubien et de deux promoteurs torontois, entame (d'un pas hésitant) les premières démarches en vue d'offrir des services urbains. Quant à Côte Saint-Louis, ce village de carrières de pierre grise a obtenu le statut de ville en 1890, mais l'aqueduc (« merely the Montreal system prolonged^[1] ») ne dépasse pas la voie ferrée du Canadien Pacifique.

À Côte Saint-Louis, l'idée d'une prolongation de la rue Saint-Denis au-delà de l'actuelle avenue Laurier avait été lancée en 1887 par des notables et entrepreneurs en construction du village. Ils constituent une compagnie à actions, la *Compagnie du Boulevard Saint-Denis*, incorporée en novembre 1888^[2] avec l'objectif de

construire un large boulevard (le mot était alors en vogue) jusqu'à la rivière des Prairies. Elle a le droit de percevoir un péage et d'instaurer un service de transport en commun. Pour concrétiser le début du projet, l'emprise depuis la voie ferrée jusqu'à la rue Jean-Talon est cédée à la municipalité en 1887 par son propriétaire Jean-Joseph Comte^[3]. Mais rien ne se passe pendant deux ans.

En novembre 1890, Comte vend le reste de sa propriété à un gérant de la Banque de Montréal, Henry Vincent Meredith (1850–1929)^[4]. Dix jours plus tard, la Compagnie du Boulevard Saint-Denis s'active dans les journaux, tient des assemblées de propriétaires, promet de mettre à exécution son projet – y compris un chemin de fer électrique au centre – le tout pour l'été 1891^[5]. À ce moment, bien que les tramways de la Compagnie de chars urbains de Montréal soient encore tirés par des chevaux, la nouvelle technologie du tramway électrique est en train de s'implanter dans toutes les villes d'Amérique.

À l'été 1891, il n'y a pas de boulevard et encore moins de chemin de fer électrique, mais H. V. Meredith a acquis la terre voisine (le long de la rue Saint-Hubert)^[6]. On commence à discuter l'annexion de Côte Saint-Louis à Montréal, sous le nom de quartier Saint-Denis (l'annexion aura lieu à la fin de

Boulevard St-Denis

LA SUBDIVISION MAGIQUE

Le Boulevard St. Denis est situé au terminus des chars urbains sur la rue St. Denis, et près de la gare de St. Louis du Mile-End. C'est la plus belle subdivision qu'il y ait sur l'île de Montréal.

Nos rues ont 84 pieds de largeur. Nous n'obligeons pas à bâtir. Achetez à présent avant que nous les augmentions.

\$20 comptant, \$10 par mois.	NOS PRIX SONT :		\$10 Comptant, \$5 par mois.
	Rue St-Denis 15c pds		
	Rue Cowan . . 10c pds		
	Rue Huntley . 10c pds		
	Rue Labelle . 10c pds		
	Rue Herbert . 8c pds		
Rue Maple . . . 8c pds			

Nous défions qui que ce soit pour vendre des lots à meilleur marché que nous.

Nous avançons l'argent à ceux qui veulent bâtir.

S'adresser à

McCUAIG & MAINWARING

No. 147 rue St-Jacques

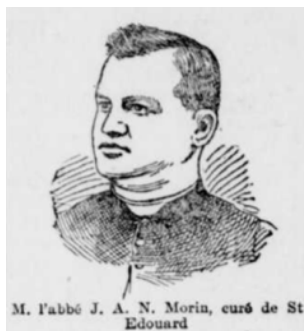
L'Étendard, 10 septembre 1891

1893). Dans ce contexte médiatique favorable, en août 1891 Meredith confie la mise en marché de son lotissement, sous le nom de Boulevard Saint-Denis, à des agents immobiliers expérimentés.

Ces agents sont en fait les promoteurs torontois du Mile End, Clarence James McCuaig (1855–1934) et Rienzi Athel Mainwaring (1849–1905). Pendant deux ans et demi, ils feront de grands efforts pour vendre des lots, sans grand succès, autant au Boulevard Saint-Denis qu'à Montréal Annex (le lotissement du Mile End^[11]). En même temps, Mainwaring propose à la Ville de Montréal et à Saint-Louis-du-Mile-End de construire lui-même des lignes de tramways électriques. Montréal choisit en 1892 de rester avec la Compagnie de chars urbains qui, sous la nouvelle gouverne de Louis-Joseph Forget, fera une reconstruction totale de son système en l'électrifiant; les premiers chars électriques circulent en septembre 1892. Le Mile End, au terme de débats houleux, accordera son contrat en 1893 à la Compagnie du Parc et de l'île de Montréal^[12]. Les lignes souhaitées par Mainwaring (avenue du Parc, et du Mile End vers Sault-au-Récollet) sont enfin mises en service par ces deux compagnies. Maintenant qu'il est possible de se rendre sur les lieux, les ventes de lots vont pouvoir avancer... mais non, l'économie est en crise en 1893-1894. On attend encore.

Le vent tourne fin 1894, début 1895. Les ventes de lots avancent. La Compagnie de chars urbains prolonge sa ligne de la rue Saint-Denis au-delà de la voie ferrée jusqu'à la rue Jean-Talon (près du terrain de crosse des Shamrocks) en juin 1895. Et maintenant qu'il y a environ 120 familles catholiques installées au Boulevard Saint-Denis, l'archevêque de Montréal, Mgr Édouard-Charles Fabre, voit favorablement l'établissement d'une nouvelle paroisse, démembrée de Saint-Enfant-Jésus.

Le 20 octobre 1895, dans une résidence prêtée par un certain Cléophas Préfontaine au coin sud-ouest des rues Saint-Hubert et Saint-Zotique, la première messe est prononcée par le nouveau curé Jacques-Albert-Napoléon Morin^[9]. L'agent immobilier R. A. Mainwaring – lui-même



La Presse, samedi 2 mai 1896



La Presse, 19 oct. 1895, p. 4

protestant – n'omet pas de souligner le grand événement dans une publicité discrète. Le 17 novembre, c'est la bénédiction d'une croix à l'emplacement de la future église^[10]. Le décret

d'érection est émis le 14 décembre^[11].

Un grand espace est prévu pour le noyau paroissial, trois têtes d'îlot du côté nord de la rue Beaubien, bornées par les rues Cowan (Drolet), Saint-Denis, Huntly (De Saint-Vallier), et Labelle (De Chateaubriand). Un premier acte de vente est signé avec H. V. Meredith le 14 mars 1896 devant le notaire Herbert Story Hunter, mais étant donné la bénédiction quatre mois plus tôt, on peut présumer qu'il y avait eu une promesse de vente antérieure. L'acte de mars est annulé et remplacé par un acte définitif du 12 septembre 1896^[12]. Entre-temps, on procède à la construction de la chapelle, selon les plans de l'architecte Casimir Saint-Jean, sur l'îlot à l'est (c'est depuis 1978 l'emplacement des Habitations Beaubien de l'Office municipal d'habitation de Montréal). L'îlot central est réservé à l'église permanente, construite à partir de 1901. L'îlot à l'ouest accueille une école de garçons (1899), tandis que la chapelle initiale sera réutilisée comme école de filles.

La chapelle est prête pour Pâques, le 5 avril 1896^[13]. Sa bénédiction, le 3 mai suivant, est l'occasion de la publication de photos (voir aussi la couverture et à la page 9 de ce *Bulletin*, et *Le monde illustré*, 16 mai 1896). Voici l'annonce de la fête, publiée samedi 2 mai dans *La Presse*. On remarque l'importance donnée au nouveau tramway et les mentions des lotissements.

BÉNÉDICTION D'UNE CHAPELLE

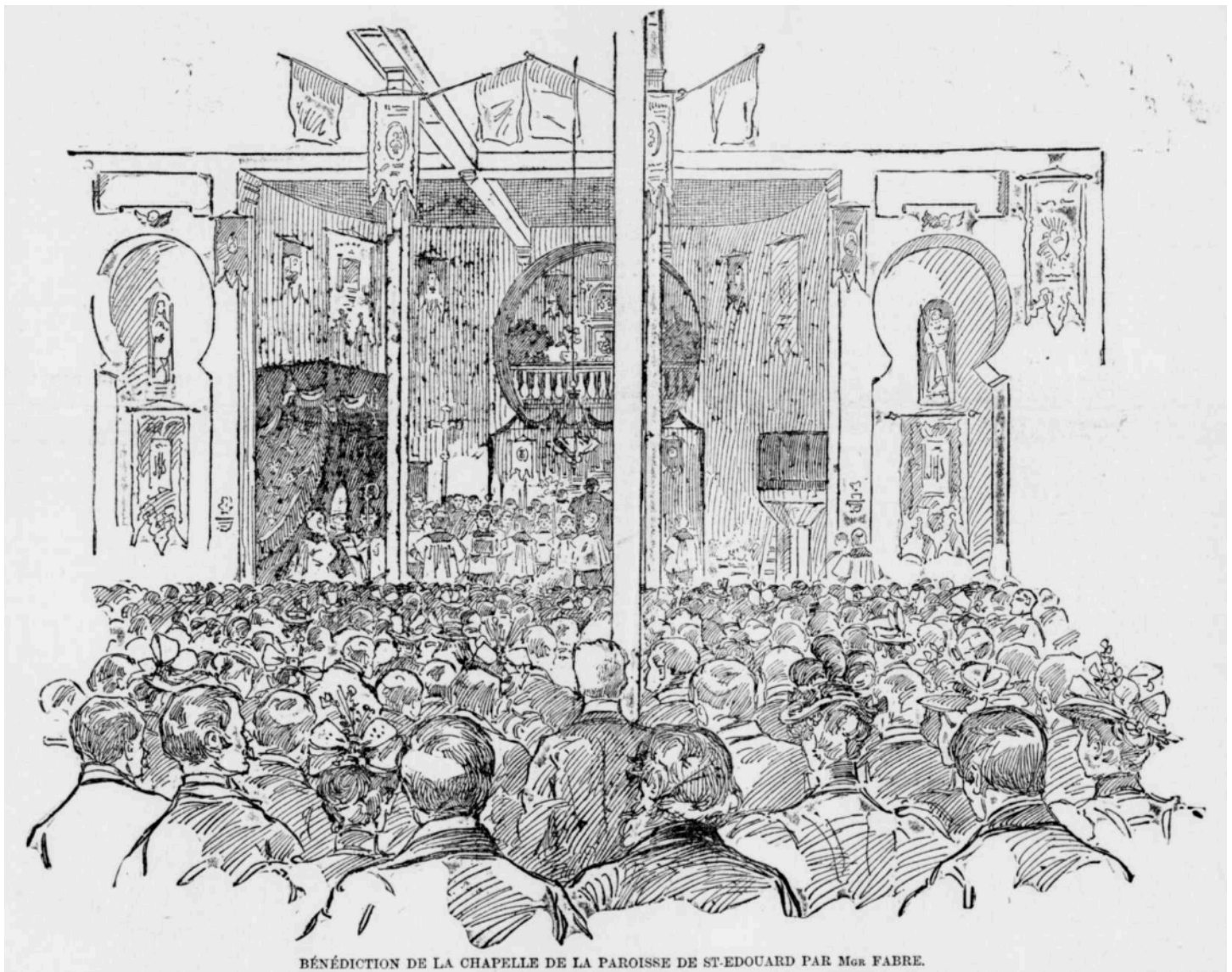
Grande fête religieuse

À St-Édouard

C'est demain matin, à dix heures, que se fera, au boulevard St-Denis, la bénédiction solennelle de la chapelle de la nouvelle paroisse de St Edouard. Mgr Fabre se rendra sur les lieux en tramway électrique, accompagné de plusieurs membres de son clergé. Un char spécial sera mis à la disposition de Sa Grandeur, qui voyagera, dit-on, demain, pour la première fois en tramway. La grand'messe sera chantée par M. l'abbé G[eorges-Denis] Lesage, curé de St-Enfant Jésus, assisté de diacre et sous-diacre. Mgr Fabre présidera au trône. [...]

La chapelle, qui est très vaste et toute fraîche terminée, a été décorée par MM. Simard et Jetté, agents de la compagnie du Boulevard St Denis. [...]

La cérémonie de demain promet d'être très imposante, et si le beau soleil de mai luit favorablement, comme il y a tout lieu de l'espérer, on peut compter sur une foule exceptionnellement nombreuse. La nouvelle paroisse est en si directe et si commode communication par tramway avec la ville, qu'elle sera bientôt le rendez-vous des citoyens, le dimanche. Les tramways passent devant l'église. M. le curé de St-Edouard invite cordialement toutes les personnes qui ont des intérêts au Parc Amherst, au Boulevard St Denis, à assister à la cérémonie.



BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE LA PAROISSE DE ST-EDOUARD PAR Mgr FABRE.

La Presse, lundi 4 mai 1896 [BAHQ numérique]

Dans le compte rendu de la cérémonie, publié lundi 4 mai, on apprend que la foule était en effet exceptionnellement nombreuse (autour de 3000 personnes !) mais que Mgr Fabre est arrivé et reparti en voiture, conduit par M. Georges Vandelac. Il n'y avait pas de mention du tramway spécial envisagé.

La population de la paroisse commence une longue augmentation, soulagée à peine par les démembrements successifs. En 1908 elle compte 5000 personnes; en 1910, 8000; en 1915, 14 000 (par la suite on maintiendra la population entre 12 000 et 15 000^[14]).

Le lotissement semble alors bien lancé. La paroisse catholique sera bientôt ponctuée de petites églises protestantes de différentes confessions : la majorité canadienne-française est accompagnée par une importante minorité anglophone. Les écoles catholiques et protestantes ne tardent pas non plus à apparaître. Mais ce n'est pas la fin des difficultés – les rues ne sont pas encore entretenues par la Ville, il n'y a

pas de pompiers, et il y a un manque terrible d'égouts. La saga des services du quartier Saint-Denis, surtout des égouts, va durer jusqu'à la Première Guerre mondiale.

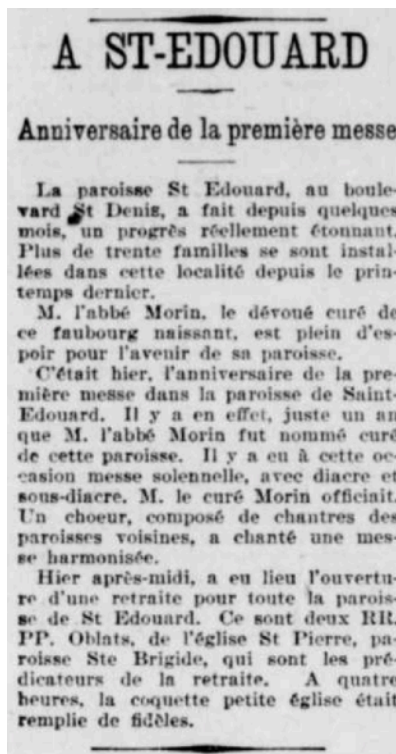
Le propriétaire du lotissement, H. V. Meredith, est mentionné comme représentant de la Compagnie du boulevard Saint-Denis lorsqu'il est question de la reprise des rues du lotissement par la Ville en 1896^[15]. Sinon il semble être un propriétaire absent, représenté lors de la signature des actes de vente par son procureur Huntly Redpath Drummond (1864–1957), dont le père George Alexander Drummond (1829–1910), d'origine écossaise, était capitaine d'industrie (raffineur de sucre) et financier, sénateur à Ottawa et vice-président de la Banque de Montréal. En 1898, Meredith vend tous les lots invendus du Boulevard Saint-Denis à une nouvelle compagnie à charte fédérale, la St Denis Land Company^[16]. Dans l'acte de cette vente apparaît la révélation suivante : « [H. V. Meredith] acquired the hereinafter described property in trust and as prête-nom for and on behalf of [the Honorable George A.

Drummond, Robert Cowans, Hugh McLennan Esquires] ... and the said [Meredith] further declares that he had no proprietary interest in the hereinafter described property, but merely held it and administered the same as prête-nom for and on behalf of the said parties, who paid for the same and are the legal owners thereof^[17] ». Les deux Drummond, Cowans et McLennan sont bien sûr parmi les dirigeants de la St Denis Land Co. Il n'est pas évident pourquoi ce subterfuge a été jugé nécessaire. On

comprend quand même que le lotissement du Boulevard Saint-Denis était très bien capitalisé, que ses investisseurs disposaient de vastes ressources et pouvaient tolérer les longues années d'incertitude et de difficultés avant de récolter l'énorme récompense de la plus-value engendrée par l'urbanisation de cet ancien espace de champs et de carrières.

George A. Drummond sera président de la Banque de Montréal entre 1905 et 1910. Henry Vincent Meredith aura le même rôle entre 1913 et 1927. Les deux sont nommés chevaliers (sir) à la fin de leur vie. Quant à R. A. Mainwaring, il aura du succès dans sa carrière de courtier. À sa mort en 1905, il est décrit comme « the moving spirit in the electrification and extension of the Montreal Street Railway service^[18] ».

Finalement, qu'en est-il du boulevard Saint-Denis qui devait traverser l'île? On n'entend plus rien de la compagnie du Boulevard Saint-Denis après 1898, mais d'autres promoteurs en respectent l'intention : en 1900, l'emprise est prolongée entre Jean-Talon et Crémazie, et en 1907 jusqu'à la rivière des Prairies (du moins sur papier; la réalisation physique a lieu vers 1910)^[19]. Ce dernier segment a le malheur d'être légèrement désaxé par rapport au tronçon au sud et, pour cette raison, conjuguée à la pédanterie bureaucratique entérinée par le conseil municipal, il perd son nom en 1912 et devient la rue Berri (sans lien avec la vraie rue Berri du bas de la ville). Le promoteur et les riverains s'insurgent^[20], en vain.



La Presse, 19 octobre 1896, p. 3

NOTES

AVM = Archives de la Ville de Montréal. Actes de notaire aux Archives nationales du Québec à Montréal. Journaux sur BANQ numérique.

- [1] Plan of the Water Distribution of the Town of Coteau St Louis, 1890 – AVM VM66-55-P42.
- [2] *Gazette officielle du Québec*, 17 novembre 1888, p. 2091.
- [3] Notaire Ovide Leclair, acte no 2061 du 29 août 1887.
- [4] Notaire Cléophas-Édouard Leclerc, acte no 6061 du 12 novembre 1890.
- [5] Divers articles de journaux à partir du 21 novembre 1890. Promesse pour l'été 1891, *Montreal Herald*, 12 décembre 1890, p. 8; *La Minerve* et *La Presse*, 13 décembre 1890.
- [6] Notaire Cléophas-Édouard Leclerc, acte no 6468 du 9 juin 1891.
- [7] Voir Yves Desjardins, *Histoire du Mile End*, Septentrion, 2017.
- [8] Plus précisément, le contrat est accordé en mars 1893 à Albert J. Corriveau, qui avait obtenu les droits d'un grand nombre d'autres municipalités de la banlieue de l'île de Montréal. En mai 1893, Corriveau transfère ses droits à la Compagnie du Parc et de l'île, fondée en 1885 et appuyée par Louis Beaubien, mais jusqu'ici une coquille vide. L'année 1893 marque le début des activités de cette compagnie. Voir aussi Christopher G. Boone, « The Politics of Transportation Services in Suburban Montreal: Sorting Out the "Mile End Muddle", 1893–1909 », *Revue d'histoire urbaine*, vol. 24, no 2, mars 1996, p. 25–39 (erudit.org).
- [9] *La Presse*, 15 octobre 1895; *Gazette*, 18 octobre; publicité du Boulevard St-Denis, *La Presse*, 19 octobre; Élie-J. Auclair, *Précis historique de la paroisse de Saint-Édouard de Montréal*, 1945, p. 15-16 (avec une erreur de date).
- [10] *La Presse*, 15 novembre 1895, p. 6.
- [11] *Gazette officielle du Québec*, 2 janvier 1896, p. 8. La publication des décrets d'érection était requise seulement sur le territoire de l'ancienne paroisse de Montréal, selon la loi 39 Vict. (déc. 1875), ch. 36, article 4.
- [12] Notaire Herbert Story Hunter, acte no 4952 du 14 mars 1896 et acte no 5176 du 12 septembre 1896 (enregistré à Hochelaga–Jacques-Cartier no 63865).
- [13] *La Presse*, 2 avril 1896, p. 1. R. A. Mainwaring invite les potentiels acheteurs de lots de venir voir la nouvelle église dans le même journal, p. 5.
- [14] *Le Canada ecclésiastique* (annuel).
- [15] Lettre d'août 1896, H. V. Meredith au comité des chemins de la Ville, citée deux ans plus tard dans le *Montreal Herald*, 23 avril 1898, p. 3. Les rues du lotissement deviendront enfin responsabilité municipale en juillet 1900.
- [16] *Gazette du Canada*, 26 mars 1898, p. 2062.
- [17] Notaire Herbert Story Hunter, acte no 6086 du 10 mai 1898 (enregistré à Hochelaga–Jacques-Cartier no 73065).
- [18] Nécrologie (*Montreal Herald*, 3 août 1905, *Gazette*, 4 août 1905).
- [19] Plans de lotissement déposés au Registre foncier : « Crystal Spring Park » = lots 2643, 2644, 2645, paroisse de Saint-Laurent; « Midland Park » = lot 287, paroisse de Saint-Laurent; « Glenora Park » = lots 240, 246, paroisse du Sault-au-Récollet. Voir aussi le Registre des propriétés de la Ville de Montréal, AVM VM4-1.
- [20] Voir la correspondance entre septembre 1912 et avril 1913 dans le dossier de rue Saint-Denis (Toponymie et plans), AVM VM166-R3115-3.

L'église SAINT-ÉDOUARD

la grande dame gothique du Petit Nord

Stéphanie Desautels

Administratrice de la ShRPP

Contexte

Devant la croissance rapide de la population venue s'établir dans le « Petit Nord », Monseigneur Fabre estime urgent d'y établir une nouvelle paroisse. En 1895, la paroisse Saint-Édouard est érigée et l'abbé Jacques-Albert-Napoléon Morin (1860–1922) y est nommé curé. La paroisse est dédiée à saint Édouard le confesseur, roi de l'Angleterre de 1047 à 1066. Elle est un démembrement de la paroisse Saint-Enfant-Jésus du Mile-End. (1)

1. Premières messes et chapelle temporaire

Les premières messes sont célébrées dans les maisons du secteur mais la Fabrique s'attèle rapidement à la construction d'une chapelle temporaire. L'architecte Casimir Saint-Jean élabore les plans d'un modeste bâtiment de bois et de briques, le long de la rue Beaubien, entre Huntly et Labelle (aujourd'hui De Saint-Vallier et De Chateaubriand). On se trouvait alors en plein champ. Le 3 mai 1896, on inaugure la chapelle. Le curé y loge à l'arrière, avec tout son personnel mais il planifie déjà la prochaine phase de construction, car ils sont vite à l'étroit dans cette chapelle. (2)

2. Soubassement et presbytère

En 1901, la construction d'une église s'impose. On choisit l'architecte Joseph-Arthur Godin pour concevoir un soubassement et un presbytère. Au cours de l'année 1901, les journaux font état de l'avancement du projet :

- 8 mars 1901 : M. Jos.-Arthur Godin prépare les plans et devis pour le soubassement l'église Saint-Édouard ainsi que le presbytère. (3)
- 12 avril 1901 : Octroi du contrat d'excavation, pierre, briques, terracotta et autre maçonnerie à Martineau et Prénoveau. (4)



Extérieur de la chapelle, 1896

Le diocèse de Montréal au XIXe siècle (1900), p. 402-403



Intérieur de la chapelle Saint-Édouard, 1896

Le monde illustré, 16 mai 1896

- Avril 1901 : Octroi du contrat de charpente (béton) et menuiserie à Gingras et cie. (2)
- 23 avril 1901 : Début des travaux de construction. (5)
- 19 août 1901 : Bénédiction de la pierre angulaire par Monseigneur Bruchési. (6)
- La construction se termine rapidement, avant la fin de l'année 1901. (2)

Le lendemain du défilé de la Saint-Jean-Baptiste de 1905, paraît une illustration de l'église dans le journal (*ci-dessous*). On y aperçoit dans le coin supérieur gauche, la première aile de l'Académie Saint-Paul, située en face de l'église, et dans le coin supérieur droit, le nouveau soubassement. On remarque sa silhouette basse et simple, ses fenêtres carrées ainsi qu'un clocher qui se dresse le long de la rue Saint-Denis. En effet, on avait commandé une cloche à la maison Gouget-Hildebrand à Paris, en 1902. Cette cloche a été conservée et fait toujours partie du carillon. On constate aussi qu'il n'y avait pas de contreforts ni aucune trace du style néogothique qui

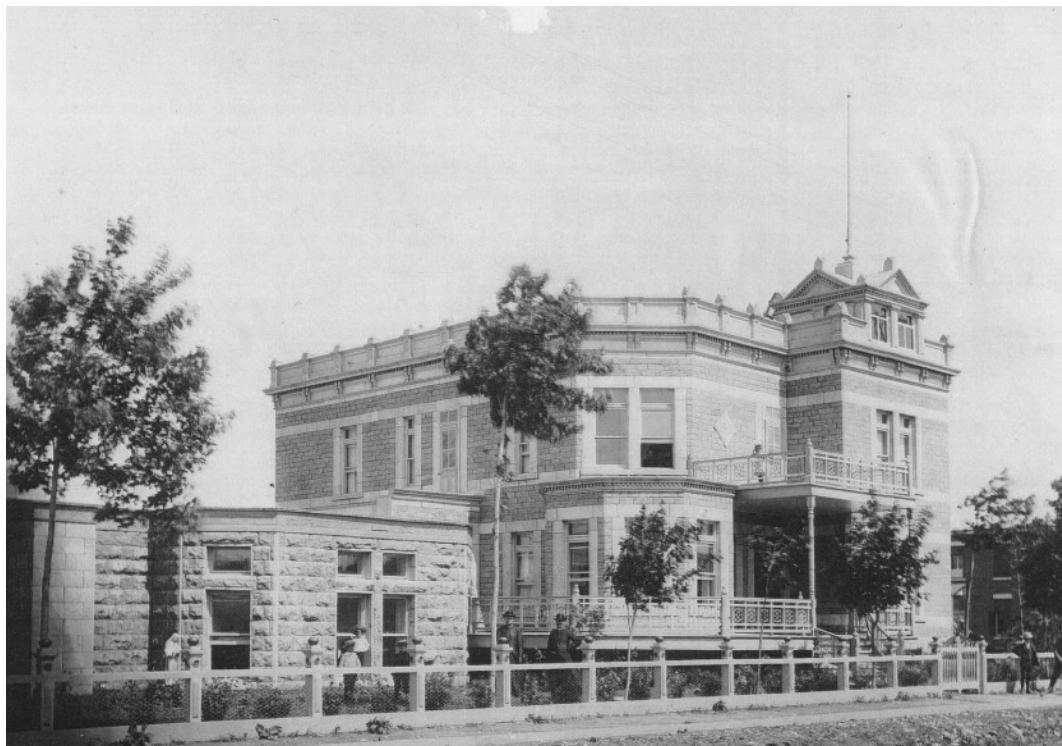


Photo du presbytère, vers 1901
Archives de la paroisse Saint-Édouard

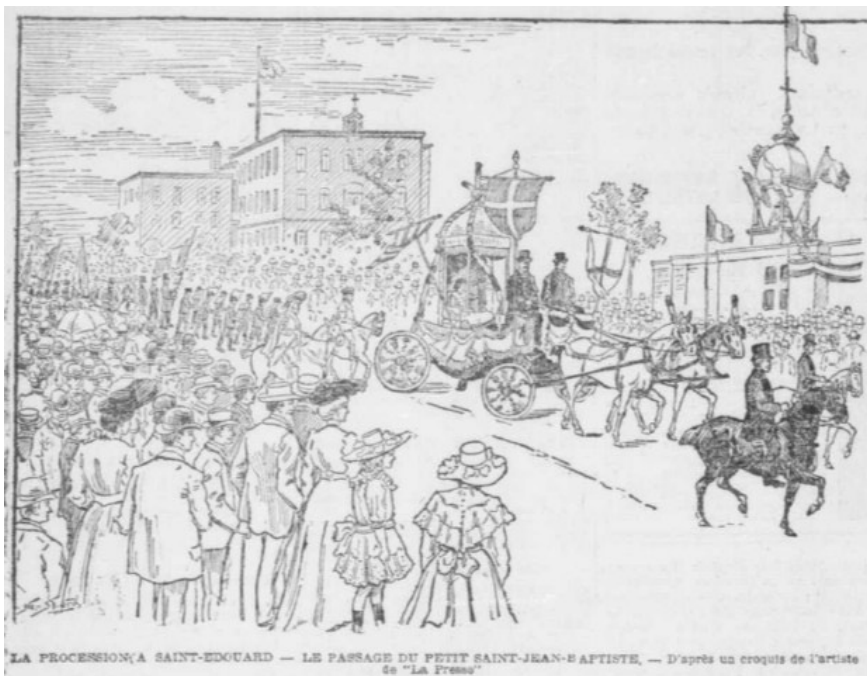
prévaut aujourd'hui (*voir encadré, page suivante*).

Une fois le presbytère complété, le curé y emménage avec ses vicaires et tout son personnel. À cette époque, le presbytère comportait seulement deux étages et un sous-sol. Selon les plans de J.O. Godin, le sous-sol accueillait des espaces de services tels la chambre du serviteur, le cellier, le caveau à légumes, le carré à charbon et aussi une « chambre de bain » avec bain, lavabo et toilette.

Un troisième étage fut ajouté par la suite et en 1924, on agrandit vers l'arrière. D'après les plans de Gascon et Parant, les architectes qui ont conçu cet agrandissement, on comprend que le bâtiment était organisé comme suit :

- Rez-de-chaussée : Espaces publics incluant le bureau du curé (dans le bay-window), salle d'attente, réfectoire ainsi qu'une cuisine avec garde-manger et dépense.
- 2e étage : La suite du curé (chambre, bureau et salle de bain) attenante au balcon sur De Saint-Vallier ainsi que des chambres et bureaux pour le personnel et invités.
- 3e étage : Bureaux et chambres pour le personnel et invités.

Les travaux d'agrandissement de 1924 incluent aussi l'ajout d'une salle de billard et d'une salle de récréation, avec foyer au gaz.



Croquis de l'église Saint-Édouard, 1905
La Presse, 26 juin 1905

Gothique et néogothique

Néogothique

Style architectural qui s'inspire de l'architecture gothique médiévale. Il apparaît en Angleterre vers 1750, puis il se répand à travers l'Europe avant d'atteindre l'Amérique du Nord. Il est particulièrement prisé pour la construction de lieux de culte, vu que l'art gothique médiéval était fortement associé à la ferveur religieuse.

Gothique

Style architectural médiéval, souvent caractérisé par les éléments suivants :

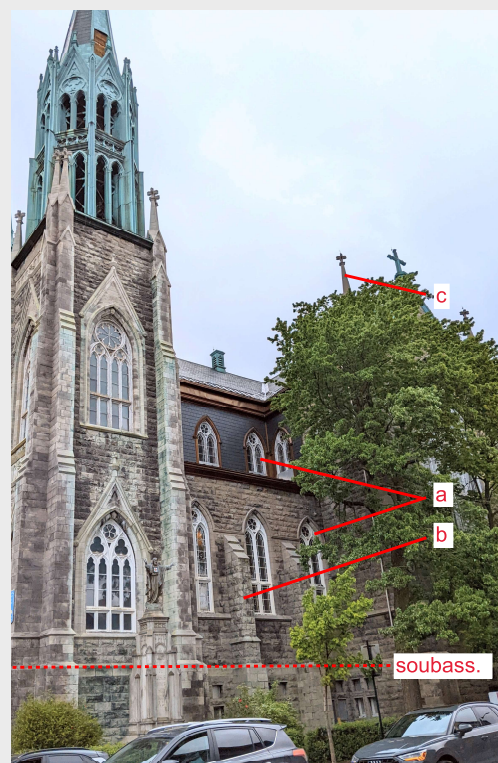
- a) Arc brisé
Arc qui se termine en pointe au lieu d'en demi-cercle.
- b) Contreforts
Renfort de maçonnerie saillant et massif, élevé sur la face extérieure d'un bâtiment voûté, et qui sert à contenir les effets de la poussée horizontale des voûtes.
- c) Pinacles à fleurons
Forme pyramidale ou conique servant de couronnement à un contrefort ou un pilier. Il est souvent orné de fleurons, une ornementation en saillie, qui cherchait à brouiller la ligne de transition entre le bâtiment et le ciel, entre le terrestre et le divin.
- d) Rosaces
Une grande ouverture vitrée, avec ornementation élaborée de vitraux. Les motifs sont souvent rayonnants.
- e) Voûte sur croisée d'ogive, voir plan schématique des plafonds réfléchis (page 15)
Ouvrage de maçonnerie en forme d'arche, subdivisé par des nervures diagonales de pierre, qui se croisent à son sommet, avant de rejoindre des colonnes. Elles permettent de transférer le poids de la voûte vers les colonnes.

Au Moyen-Âge, ces éléments représentaient des innovations structurales significatives pour les bâtiments de pierre. Elles ont entre autres permis d'obtenir de grandes portées sans colonnes et des façades avec de généreuses baies vitrées. Avec l'avènement des structures de béton, ces composantes sont simplement décoratives et non plus structurales.



Façade

Église Saint-Édouard



Élévation latérale

Remarque : Sur l'élévation latérale, la ligne pointillée indique la limite de l'ancien soubassement

3. Église

En 1906, on accepte les plans de l'architecte Joseph-Ovide Turgeon pour l'église supérieure. Il a conçu une imposante église de style néogothique (*voir encadré*). Voici une brève chronologie des travaux :

- 24 février 1907 : Assemblée des francs-tenanciers concernant l'emprunt de 125 000 \$ pour la construction de l'église. (7)
- 17 avril 1907 : Les plans sont complétés et l'architecte publie un appel d'offres afin de recevoir des soumissions d'entrepreneurs en construction. (8)
- Les contrats sont octroyés à Onésime Martineau pour la maçonnerie et à Phoenix Bridge pour la charpente en acier. (2)
- Mai 1907 : Début des travaux de construction. (2)
- 19 décembre 1909 : Les travaux sont terminés et le temple est béni par Monseigneur Bruchési. On souligne par la même occasion le 25^e anniversaire de prêtrise du curé J.A.N. Morin. (9)

Par son ornementation élaborée et la réalisation impeccable des travaux de maçonnerie, la façade de la rue Saint-Denis suscite l'admiration. Grâce à ses généreux vitraux, semblables à de la dentelle de bois, elle donne une impression de légèreté malgré sa construction massive. Ses arches en pointes et ses deux flèches effilées incitent le regard à monter vers le ciel. Les élévations latérales restent sobres, avec des contreforts et des vitraux de taille modeste mais les extrémités du transept s'imposent par la taille de leur rosace.

Tout comme le soubassement, les nouveaux murs sont composés de pierre calcaire bosselée avec des contreforts de pierre lisse. Les toits sont couverts d'ardoise avec des solinages de cuivre en périphérie.

En plan, l'église suit la forme d'une croix latine avec une nef, croisée d'un transept, puis d'un chœur à l'extrémité. En coupe, elle consiste en une nef de grande hauteur au centre, avec des bas-côtés latéraux d'un étage.



1928, Photographie de la façade
Archives de la paroisse Saint-Édouard



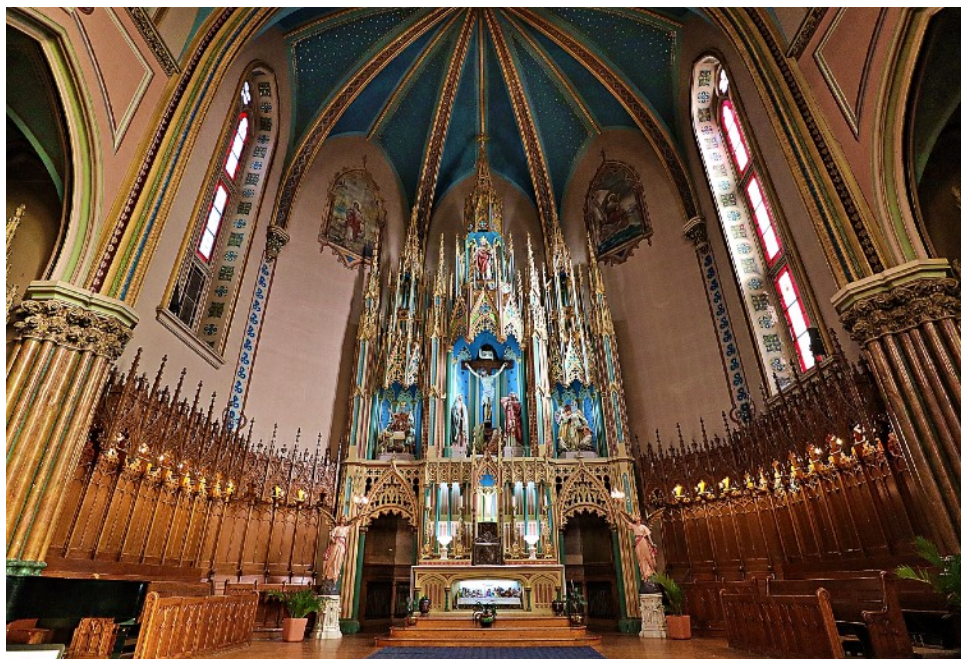
Photographie de la façade
Archives de la ShRPP



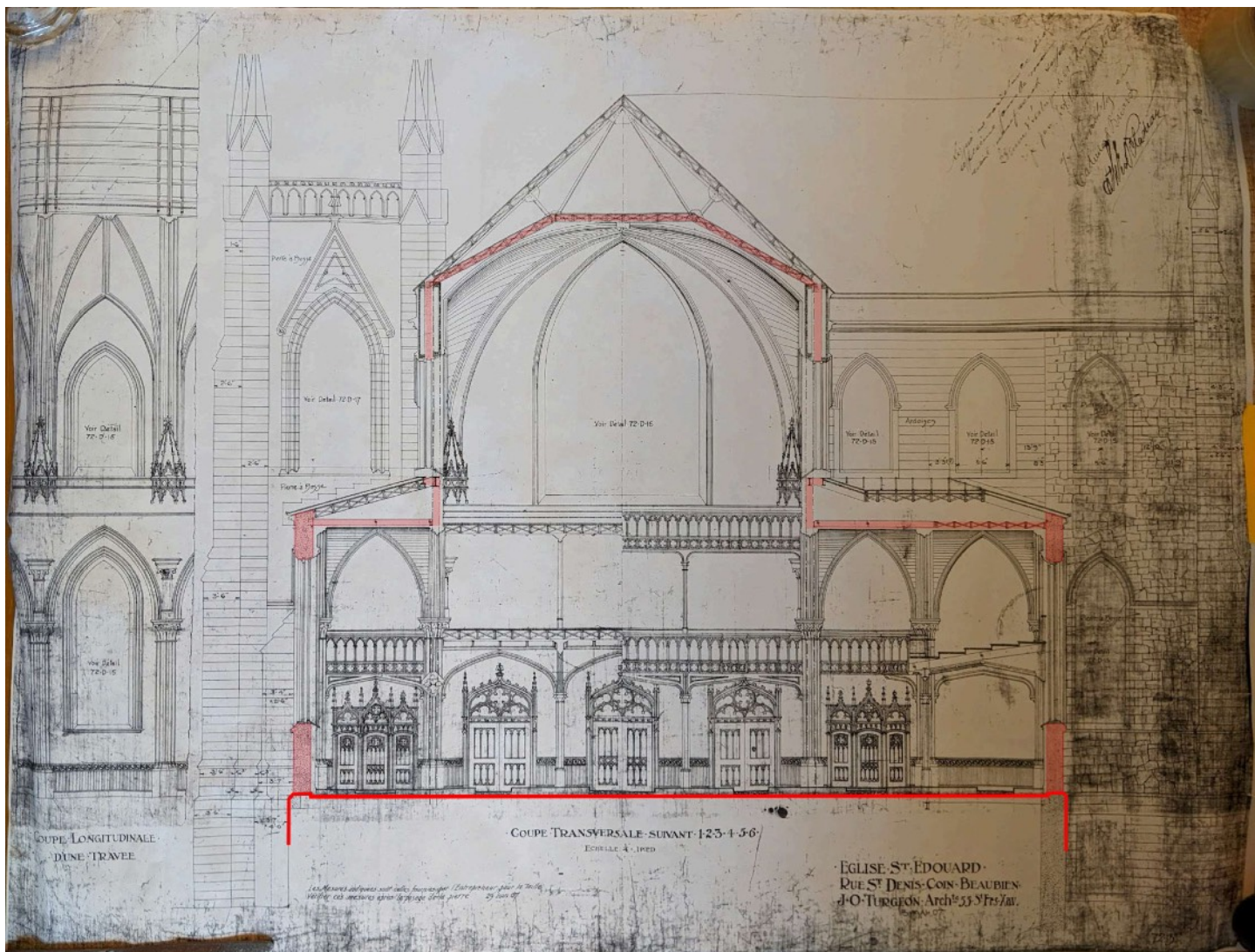
Transept et jubé latéral gauche
Photo par l'autrice

Tout l'aménagement intérieur a été minutieusement réfléchi et dessiné par l'architecte. Ici encore, on veut élever le regard vers le haut, que ce soit à l'aide de cannelures sur les colonnes, de croisées d'ogives ou des nombreux ornements aux lignes verticales et ajourées.

À la croisée du transept et de la nef, on peut rester longtemps immobile à contempler ce qui nous entoure : la voûte étoilée, la lumière entrant par les trois imposantes rosaces ou encore les ornements omniprésents, mais les yeux convergent finalement vers le chœur et son maître-autel, qui est définitivement le point culminant de l'église. Dans la partie haute de la nef, au-dessus de chaque colonne, on retrouve les statues des douze apôtres ainsi que des saints populaires à l'époque.



Maître-autel du chœur
Wikipedia, photographie par Guerinf

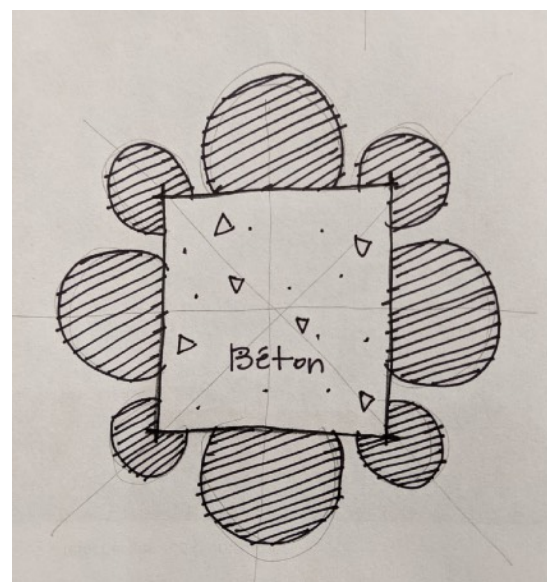


Coupe transversale par J.-O. Turgeon
Archives de la paroisse Saint-Édouard

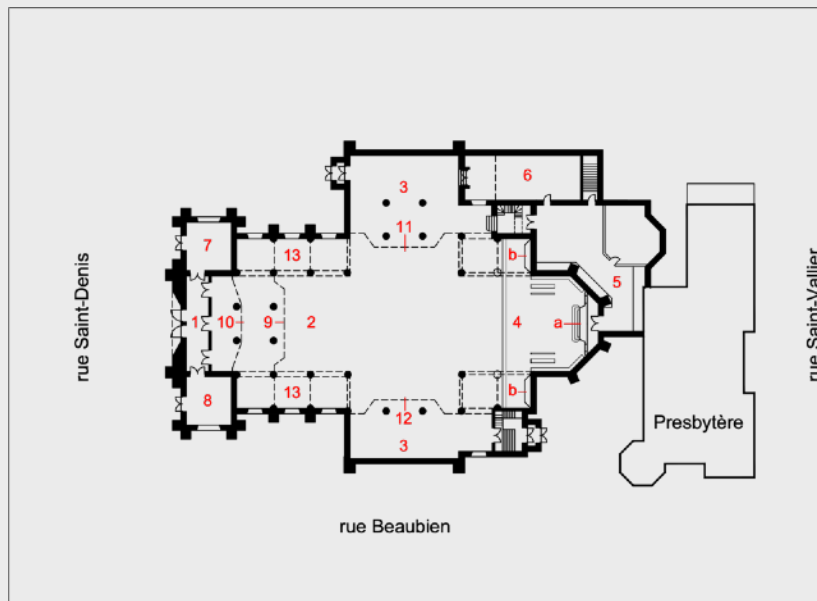
En regardant la coupe dessinée par J.-O. Turgeon, on remarque la structure de béton et d'acier (en rouge) sur laquelle on a apposé une ossature de bois avec des enduits de plâtre. On crée ainsi, à l'aide de plâtre, une belle imitation d'éléments de maçonnerie. Par exemple, les colonnes carrées en béton sont plaquées de cannelures de plâtre (hachurées en noir sur le croquis) pour les faire ressembler à des colonnes de pierre taillée. Tout un contrat pour un plâtrier !

Lors de sa bénédiction en décembre 1909, l'église est substantiellement achevée mais il reste plusieurs travaux de finition qui s'échelonnent sur plusieurs années :

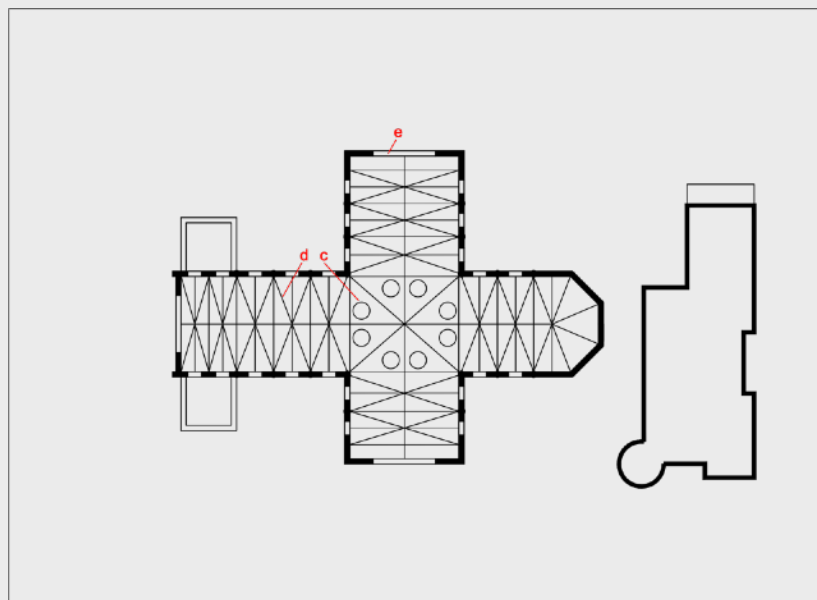
- 1910 : Installation des 14 stations du chemin de croix.
- 1911 : Installation du maître-autel et des deux autels latéraux, réalisés par Lucien Brault.
 - Le maître-autel est surmonté d'un retable de 9 m de hauteur, décoré d'un lambris de bois



Croquis en plan d'une colonne
Illustration par l'autrice



Plan schématique



Plan schématique des plafonds

<i>Légende des plans</i>	
1 Vestibule	a Maître-autel
2 Nef	b Autel latéral
3 Transept	c Médaillon
4 Choeur	d Croisée d'ogives
5 Sacristie	e Rosace
6 Chapelle Notre-Dame-de-Lourdes	
7 Clocher Nord	
8 Clocher Sud (avec carillon)	
9 1 ^{er} jubé	
10 2 ^e jubé	
11 Jubé latéral (avec orgue)	
12 Jubé latéral	
13 Bas-côté	

sculpté. Tout en haut, on retrouve Saint-Édouard, le patron de l'église. Plus bas, trois alcôves où on a illustré le thème du sacrifice : Jésus crucifié au centre, Abraham et Isaac à droite puis Abraham et Melchisédech à gauche. À la base de l'autel, derrière un vitrage, un bas-relief illustre la Dernière Cène, sculptée en bois polychrome.

- Deux autels secondaires, de facture similaire au maître-autel mais de dimensions plus modestes, sont installés à l'extérieur du choeur. Ils sont dédiés à Marie et à Joseph. (2)
- 1913 : Installation de l'orgue Casavant dans le 2^e jubé à l'arrière de l'église. Il a depuis été déplacé dans le jubé latéral gauche, pour se rapprocher de la chorale.
- 1917 : Ajout des flèches de cuivre au-dessus des deux clochers de pierre. (10)
- 1919 : Ajout d'un monument extérieur dédié au Sacré-Coeur-de-Jésus, pour remercier Dieu de la fin de deux fléaux : la guerre et l'épidémie de grippe espagnole.
- 1920 : Ajout de boiseries murales sur les murs de la nef et du vestibule d'entrée, réalisées par les frères Caron de Nicolet. Il s'agit de lambris de chêne de

1,8 m de haut, ornés de feuilles de vigne et de grappes de raisin.

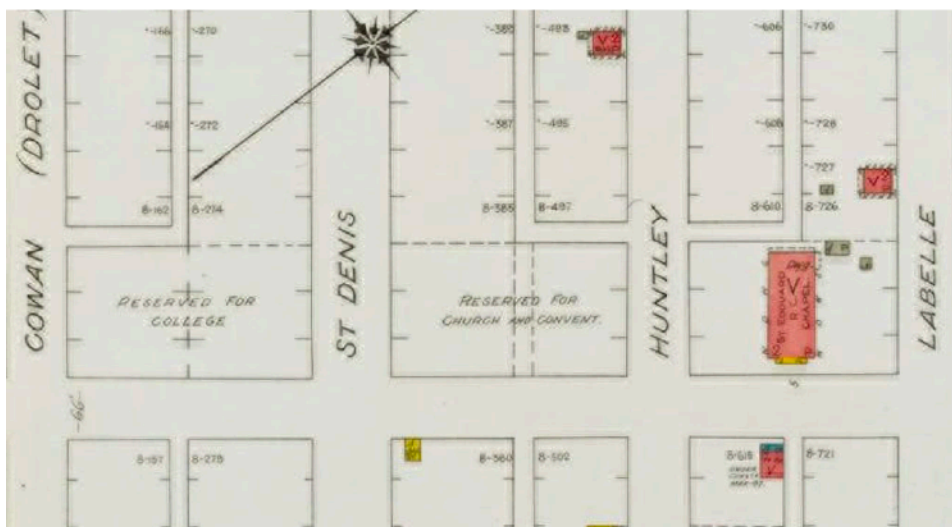
- 1922 : Peinture polychrome de l'église et de la voûte étoilée, par Joseph Richer.
- 1924 : Installation du carillon de 18 cloches dans le clocher sud. 17 cloches proviennent de la maison Paccard d'Annecy-le-Vieux et la dernière est récupérée du clocher de l'ancien soubassement.
- 1946 : Construction de la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, selon les plans de l'architecte Joseph Sawyer, voir #6 sur plan schématique.

SOURCES

1. *Le diocèse de Montréal au XIXe siècle* (1900), pp. 402-403.
2. *Précis historique de la paroisse Saint-Édouard de Montréal, 1895-1945*, par l'abbé Élie-J. Auclair, 1944.
3. *Le prix courant*, 8 mars 1901.
4. *Le prix courant*, 12 avril 1901.
5. *Le journal*, 25 avril 1901.
6. *La Patrie*, 19 août 1901.
7. Archives de la paroisse Saint-Édouard.
8. *La Presse*, 17 avril 1907 : "Soumissions".
9. *La Patrie*, 20 décembre 1909 : "Bénédiction d'église et jubilé sacerdotal".
10. Héritage Montréal, "Montréal en quartiers", 28 mai 2020 ; Orgues au Québec, <https://www.musiqueorguequebec.ca/orgues/quebec/sedouardm.html>

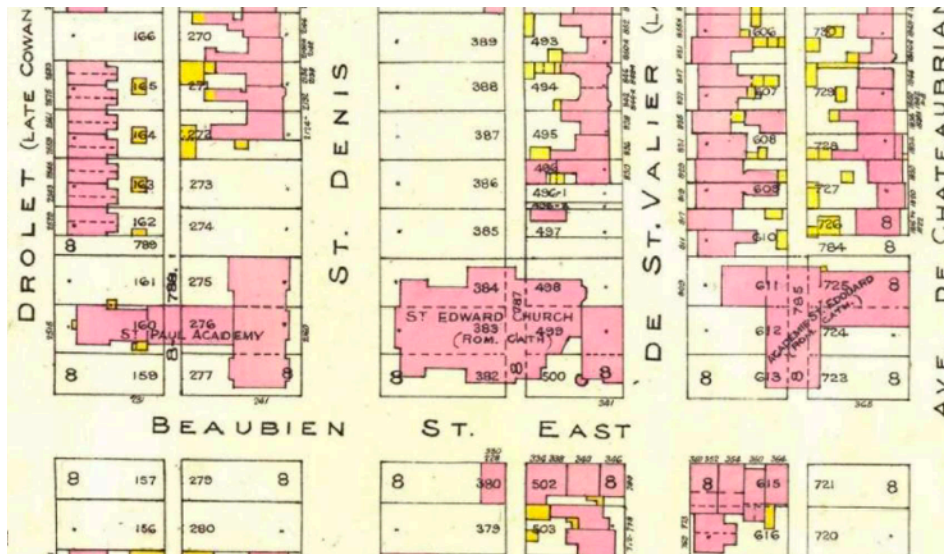
4. L'ensemble institutionnel de Saint-Édouard

À partir de cinq cartes anciennes, on peut suivre l'évolution de l'ensemble institutionnel qui gravite autour de l'église Saint-Édouard.



1897 [Plan d'assurance « Montreal North West Extension » / BANQ]

- 1897 – La chapelle temporaire est un des premiers bâtiments du secteur.



1914 [Atlas cadastral Goad / BANQ]

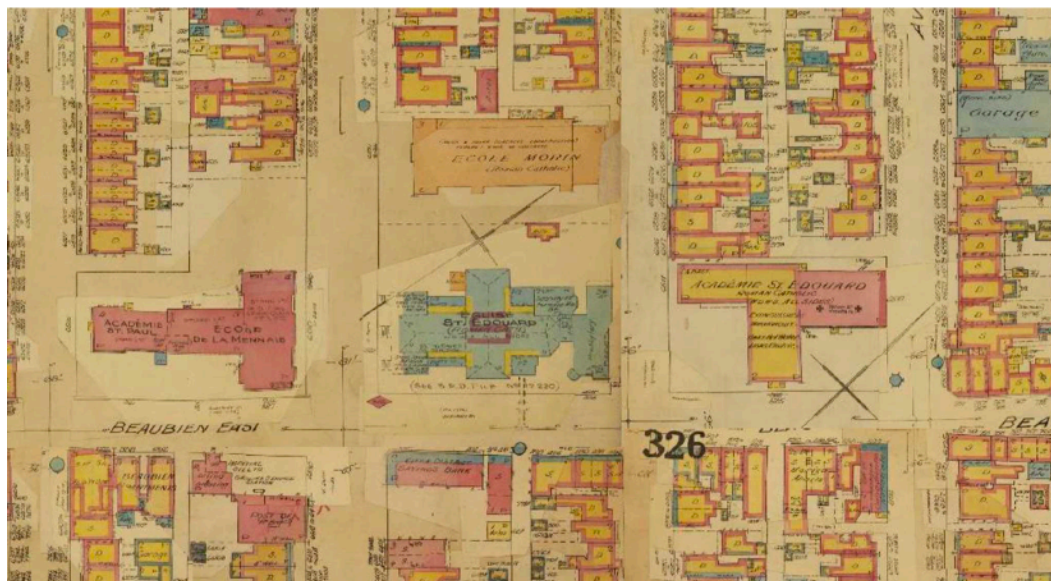
● 1914

Nouveaux bâtiments :

- L'église Saint-Édouard et son presbytère (1901–1909)
- Nouvelle Académie Saint-Paul (1899), une école pour garçons sous la direction des Frères de l'Instruction Chrétienne. La première aile se trouvait sur la rue Beaubien et une deuxième aile a été ajoutée sur la rue Saint-Denis.

Transformation :

- La chapelle temporaire est devenue l'Académie Saint-Édouard, une école pour filles sous la direction des Soeurs de Sainte-Croix. Une nouvelle aile a été ajoutée en 1909, parallèle à la rue Beaubien.



1943 [Plan d'assurance, vol. 5 / BANQ]

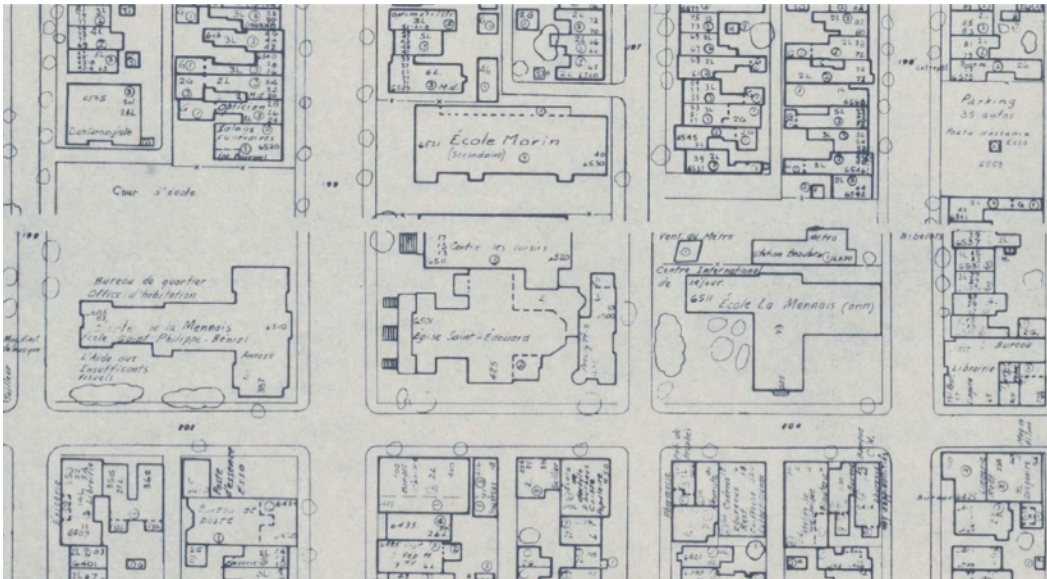
● 1943

Nouveaux bâtiments :

- L'école Morin (1919-20) sur la rue Saint-Denis, au nord de l'église.
- La Banque d'Épargne de la cité et du district de Montréal (1919), au sud.

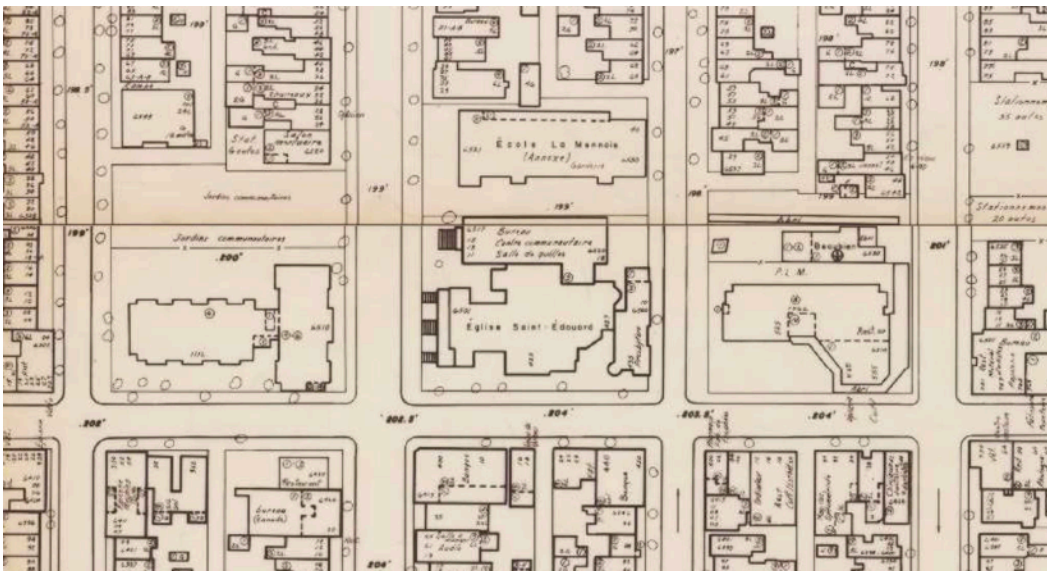
Transformation :

- L'Académie Saint-Paul est devenue l'école La Mennais (1927).



1976 [Ville de Montréal – Utilisation du sol]

- 1976
Nouveaux bâtiments :
 - Un centre paroissial a été construit (1946) puis il est devenu le centre des loisirs.
 - La station de métro Beaubien (1966).
- Transformation :
 - L'ancienne Académie Saint-Édouard est devenue l'école La Mennais annexe.



1990 [Ville de Montréal – Utilisation du sol]

- 1990
Bâtiments disparus :
 - L'école La Mennais annexe a été détruite pour faire place aux Habitations Beaubien (1978).
 - Une aile de l'école La Mennais (celle longeant la rue Beaubien) a aussi été détruite pour faire place à des logements.
- Transformation :
 - L'École Morin est devenue l'école La Mennais annexe.
 - Le bâtiment de la banque est encore présent aujourd'hui mais il est devenu le Spa Ovarium.

Pour plus de détails sur les écoles de la paroisse, voir l'article de Louis Delagrave, « Les 100 ans de l'école La Mennais : l'histoire de toute une paroisse » dans le *Bulletin* (vol. 17, no 1, février 2020, p. 3-6).

Le chemin de croix de Saint-Édouard portrait des familles donatrices

Collectif coordonné par **Christiane Guoin**

Bénévoles de la ShRPP et de la paroisse Saint-Édouard^[1]

Dans la tradition chrétienne, le chemin de croix représente le chemin parcouru par Jésus à partir de sa condamnation à mort jusqu'à sa mise au tombeau, en passant par la crucifixion. Il comporte toujours 14 stations, chacune ornée d'une œuvre d'art illustrant un passage particulier. Or, l'église Saint-Édouard ne recèle pas moins de trois chemins de croix. Il y en aurait eu un dans le sous-sol, construit avant l'érection de l'église proprement dite, un autre qui orne l'intérieur de l'actuelle église et enfin un troisième dans la chapelle ajoutée en 1947.

Le chemin de croix qui orne l'enceinte principale de l'église, sur lequel nous nous concentrerons, aurait été commandé en 1910^[2] au coût de 3 500 francs anciens (soit l'équivalent d'environ 25 000 \$ en dollars canadiens d'aujourd'hui) à l'atelier Bouriché-Rouillard d'Angers, en France. Cet atelier se spécialise notamment dans l'édition en série des œuvres des sculpteurs Henri Bouriché, décédé en 1906, et Pierre Rouillard, son successeur. Quelques modèles de ce chemin de croix se retrouvent dans des églises du Québec : la chapelle du Grand Séminaire de Montréal et l'église Saint-Jean-Baptiste de Sherbrooke entre autres. C'est un modèle en plâtre à l'origine polychrome et livré avec ou sans cadre. Les stations du chemin de croix de l'église Saint-Édouard sont montées sur cadre également en plâtre et les stations ont été peintes en camaïeu d'ivoire par l'artiste Meneguini en 1945. À Saint-Édouard, des donations ont servi à financer le projet et le nom des donateurs est d'ailleurs inscrit sur une plaque sous chaque station, sauf une qui a perdu sa plaque.

Même si on sait que le chemin de croix devait en principe être installé en 1911, aucun document d'archives ne mentionne la date exacte de l'installation ni des donations, malgré une lecture scrupuleuse des archives de la paroisse et de l'évêché. Nous n'avons pas pu trouver non plus trace du montant des dons. Il demeure que l'histoire des donateurs est révélatrice. Elle permet de tracer un portrait de quelques personnalités ayant contribué à la vie politique, sociale et économique de la paroisse Saint-Édouard à l'époque de sa création^[3].

Parmi les donateurs, on retrouve ainsi un avocat-député, deux médecins, un pharmacien, un constable, un

menuisier, un marchand-détaillant, un marchand de tabac, un contremaître de la construction, un épicier, etc. Un donateur a participé à la guerre de Sécession ! Plusieurs s'impliquent dans des organisations politiques, des confréries mais aussi et surtout en investissement immobilier.

Les femmes des familles donatrices, que nous soupçonnons avoir été également très actives, n'ont laissé que peu de traces dans les archives et journaux. Ce sont souvent les notices nécrologiques qui nous apprennent leur grand dévouement pour la paroisse. Nous avons quand même découvert que certaines étaient également propriétaires de maisons et de lots, n'échappant pas à l'engouement de la spéculation foncière qui anime cette époque de Montréal.

Plusieurs de ces donateurs-trices proviennent de la campagne et ne sont pas montréalais-es de naissance. Mais leurs enfants eux se sont essaimés dans le Montréal en devenir. Quelques-uns ont laissé leurs marques.

Voici la liste des stations et de leurs donateurs :

- I. Jésus condamné à mort – Famille Ernest Tétreau, avocat
- II. Jésus chargé de sa croix – Famille Joseph-Damien Vézina
- III. Jésus tombe pour la 1^{ère} fois – Famille Alphonse Bilodeau
- IV. Jésus rencontre sa Ste Mère – Don des Dames de Sainte-Anne
- V. Jésus aidé du Cyrénéen – Famille Victor Carmel
- VI. Ste Véronique essuie la Face de Jésus – Famille Alfred Lavoie
- VII. Jésus tombe la 2^{ème} fois – Famille Henri Pilon
- VIII. Jésus console les filles d'Israël – plaque disparue [Famille Joseph Corbeil]
- IX. Jésus tombe la 3^{ème} fois – Familles Pierre Dupré et Joseph-Arthur Sylvestre
- X. Jésus dépouillé de ses vêtements – Don de la Congrégation des Hommes
- XI. Jésus est cloué sur la Croix – Don des tertiaires de la Paroisse Saint-Édouard
- XII. Jésus meurt sur la Croix – Famille Modeste Beauvais

XIII. Jésus descendu de la Croix – Famille Joseph Corbeil

XIV. Jésus mis au tombeau – Famille Joseph Saint-Jean

Les confréries/congrégations (stations IV, X et XI)

On remarque trois dons d'organisations reliées à l'église : la Congrégation des Dames de Sainte-Anne, la Congrégation des Hommes et celle des tertiaires de la Paroisse Saint-Édouard. Nous n'avons trouvé aucune information dans les archives pour la confrérie du « tiers-ordre » de la paroisse, ni sur les Dames de Sainte-Anne. Cependant nous avons retrouvé les règlements et procès-verbaux (1897–1924) de la Congrégation des Hommes. Fondée en 1897, elle comprend 56 hommes et une organisation structurelle très stricte.

Depuis l'encyclique du Pape Léon XIII *Rerum novarum*, encadrant la pratique sociale de l'église (prônant le syndicalisme chrétien et l'engagement social des catholiques), ceux-ci sont encouragés à se joindre à des confréries ou congrégations laïques. La toute nouvelle paroisse de Saint-Édouard n'y échappe pas et compte plusieurs organisations de ce genre sur son territoire. Certaines sont créées par une migration de la paroisse Saint-Nom-de-Jésus vers Saint-Édouard.

Familles Tétreau et Sylvestre

La station I (Jésus condamné à mort) a eu pour donateur la famille Ernest Tétreau, avocat. Bien en vue dans l'église, elle démontre l'importance du personnage qui n'a pourtant pas habité dans la paroisse mais dont la sœur Ernestine est l'épouse du Dr Joseph-Arthur Sylvestre, famille qui figure aussi parmi les donateurs. Leur mère Délia Gauthier a épousé en deuxième noce Pierre Dupré. Ces quatre personnes ont commandité la station IX (Jésus tombe la 3e fois). Les Tétreau proviennent d'Acton-Vale et ont migré vers Montréal au tournant du siècle dernier. Le Dr Sylvestre, lui, est né à Saint-Barthélemy.

Ernest Tétreau (1871–1957)

Ernest est avocat, il exerce son métier en cabinet jusqu'en 1896 et par la suite dans plusieurs organisations. Bien qu'il n'ait jamais demeuré dans la paroisse, il y est très impliqué.

En plus de son métier d'avocat, il exerce plusieurs fonctions et reçoit plusieurs décorations. Il est entre autres président de la Commission scolaire Saint-Viateur d'Ou-tremont de 1944 à 1946; échevin du quartier Saint-Denis au conseil municipal de Montréal de 1910 à 1914; député libéral indépendant dans Montréal-Dorion de 1923 à 1927.

Son fait d'armes le plus notoire demeure la « Loi Tétreau » du 26 février 1925, soit la Loi sur la journée du 24 juin, quand l'Assemblée nationale adopte à l'unanimité

son projet de loi visant à faire de la Saint-Jean-Baptiste un jour férié au Québec. Parmi ses autres accomplissements, en 1910, il révèle au public la prédominance de l'anglais à l'Hôtel de Ville, et il travaille à ce que la langue française y ait sa place. Puis il force les compagnies de télégraphe à accepter les messages en français la nuit, ce qu'elles refusaient alors de faire.

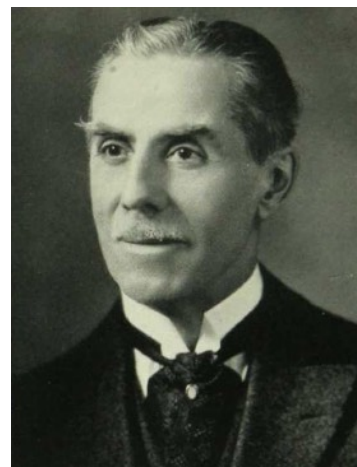
Devenu veuf en 1910, il épouse l'année suivante Blanche Viau, fille de Charles Théodore Viau, fondateur de la biscuiterie Viau. Ernest Tétreau n'aura aucun enfant.

Dr Joseph-Arthur Sylvestre, Ernestine Tétreau-Sylvestre, Délia Gauthier et Pierre Dupré

Commanditaires de la station IX, les deux familles sont liées par la mère d'Ernestine et d'Ernest Tétreau: Délia Gauthier. Délia épouse en secondes noces Pierre Dupré en 1901 à l'église Saint-Édouard. En 1907, Délia Gauthier et Pierre Dupré achètent de Joseph-Arthur Sylvestre un lot bâti sur la rue Cowan (Henri-Julien) dans la ville de Saint-Louis. Délia redevenue veuve pour la troisième fois, habitera dans la maison des Sylvestre jusqu'à la fin de ses jours.

Joseph Arthur Sylvestre (1872–1958) est médecin diplômé de l'Université Laval à Montréal en 1894. Il se marie en 1897 à Ernestine Tétreau. Ils auront deux enfants survivants : Gaston et Mirza.

Le couple s'établit à Montréal en 1899, au 281 Beaubien (alors dans la ville de Saint-Louis) au coin de Henri-Julien. Ernestine et Joseph-Arthur sont tous les deux propriétaires. C'est une maison de 12 appartements incluant le cabinet de médecin (la maison sera subdivisée en trois adresses civiques avec le temps). Très rapidement, un local commercial servant de pharmacie est inclus dans ceux-ci. M. Sylvestre se déclare également pharmacien. Son fils Gaston, également médecin, reprendra le cabinet en 1926. Et à la mort de celui-ci, il récu-



Joseph-Arthur Tétreau /
*Biographies canadiennes-
françaises, 1935*

père la gestion de la pharmacie alors renommée Pharmacie Sylvestre.



Le Dr Sylvestre et sa femme s'impliquent dans la communauté dès leur arrivée dans la paroisse. En plus des donations à la paroisse, M. Sylvestre est membre entre autres de l'Ordre des forestiers canadiens. En 1954, le collège des médecins rend hommage au Dr Sylvestre^[4].

Ernestine Tétreau (1877–1967) est une femme éduquée. Elle est reconnue pour son amour des livres et pour « son grand esprit de charité ». Elle s'implique surtout par le biais des dames auxiliaires. Elle a habité dans la paroisse Saint-Édouard jusqu'à sa mort.

Le couple aime les voyages et le Dr Sylvestre possède une automobile un peu avant



Ernestine Tétreau / *Biographies canadiennes-françaises*, 1935

1910, une Jeffery Cross Country. Les automobiles sont peu courantes à l'époque. Ernestine et Joseph-Arthur font également plusieurs achats de reventes de propriétés et de lots.



Les familles Vézina, Corbeil et Pilon

Ce qui réunit ces trois familles, ce sont leurs amitiés. Ils sont de la fête anniversaire du 20^e anniversaire de mariage des Vézina^[5]. Ils habitent très près l'un de l'autre, au coin de Beaubien et Saint-Hubert. Le couple Vézina et le couple Corbeil sont parrains chacun d'un enfant des Pilon.

Ils ont commandité les station II (Jésus chargé de sa croix), station VII (Jésus tombe pour la 2^e fois) et la station XIII (Jésus descendu de la Croix).

Famille du Dr Joseph-Damien Vézina et de Fabiola Alain-Vézina (Station II)

Joseph Damien Vézina (1870–1935) est né aux États-Unis d'une famille originaire de Saint-Esprit. Il obtient son diplôme de médecine à l'Université Laval de Montréal (1894) et il se marie avec Fabiola Alain en 1895. Le couple achète un lot sur la rue Saint-Hubert (au 6516) et y fait construire une maison de deux étages qu'ils habitent jusqu'en 1920. Le Dr Sylvestre devient marguillier de la paroisse Saint-Édouard en 1906 et en 1909, il s'occupe des comptes de la fabrique. Le couple est également donateur d'une cloche pour l'église et de 10\$ pour l'hospice Morin.



Dans sa nécrologie^[6], on le décrit comme le « doyen des médecins de la partie nord ». D'abord médecin-généraliste, il est mentionné chirurgien vers les années 1930. On mentionne également qu'il aurait aidé au



Mme J. D. VEZINA, dont on a fêté le vingtième anniversaire de mariage. — Photo. J. Albert Dumas, 249 Ste Catherine Est.

développement de son district.

Sa femme Fabiola Alain (1869–1947), native de l’Achigan, donna naissance à plusieurs enfants, mais trois seulement survivront. Leur fille Ernestine (1896–1981) devint la poète Medjé et leur fils René (1897–1948) fut pharmacien. Jacqueline Vézina, fille de René, fut la présidente et conceptrice du Salon des femmes.



Jos. Corbeil, rue Saint-Hubert angle Beaubien, années 1920
Fonds La Presse, ANQ-M P833,S3,D867-6

férents commerces de vêtements se succéderont jusqu’à l’acquisition de l’édifice par la Pharmacie Jean Cou-
tu en 1969.

Joseph et Robina furent très impliqués socialement. Ils furent de grands donateurs à Saint-Édouard en finançant la cloche du carillon de saint Jean l’Évangéliste et la station XIII du chemin de croix. Ils firent un don de 5000 \$ à l’hospice Morin en 1938.

Joseph devient marguillier en 1912. Il est nommé gouverneur à vie de l’hôpital Notre-Dame; il est bienfaiteur de l’hôpital des incurables; il offre gracieusement en 1918 un drapeau à la paroisse; il fait un don de 25\$ en 1929 à la Société Saint-Jean-Baptiste; il est membre de l’Association athlétique d’amateurs nationale; il est commissaire d’école et membre de la chambre de commerce de Montréal. Robina participe activement comme membre de l’Assistance Maternelle, conseillère et bienfaitrice, elle a été pendant 40 ans l’âme dirigeante du Cercle entre Amies. Elle était aussi dame patronnesse de l’Hôpital Sainte-Justine et de l’hospice Morin.

Le couple Joseph et Robina furent deux personnes remarquables qui par leur dévouement ont contribué au bien-être de la paroisse et de la société en général.

Famille Henri Pilon et Anna Proulx (Station VII)

Henri-Joseph Pilon (1867–1955) naît à Sainte-Anne-des-Plaines. Sa famille se retrouve bientôt à Montréal, dans le quartier Saint-Jean Baptiste. Henri s’inscrit en 1889 au Montreal College of Pharmacy (la future École de Pharmacie de l’Université de Montréal). Il obtient sa licence en 1893 et ouvre sa première pharmacie boulevard Saint-Laurent. En 1898, Henri-J. Pilon épouse Anna Proulx (1876–1923) et le couple aura sept enfants. Dès 1902, la famille vit à l’angle des rues Beaubien et Saint-Hubert, où le docteur Pilon tient aussi sa pharmacie. Elle y reste une dizaine d’années et déménage ensuite



Medjé Vézina

Portraits de femmes (1938)
Madeleine Huguenin / BANQ



Jacqueline Vézina

photo Robert Nadon
La Presse 1992-04-06

Famille Joseph Corbeil et Robina Dazé (Station VIII)

Joseph Corbeil (1870–1945) est né à Saint-Lin. Il étudie à l’Académie commerciale de l’endroit. En 1897, il épouse Robina Dazé (1873–1957). Le couple n’aura pas d’enfants. Joseph arrive à Montréal en 1892. Il travaille alors comme commis au magasin de J.O. Gareau situé sur le boulevard Saint-Laurent. Quatre ou cinq ans plus tard, M. Gareau le nomme responsable de sa succursale du Boulevard Saint-Denis, rue Saint-Hubert à l’angle sud-est de la rue Beaubien^[7]. En 1899, Corbeil devient propriétaire du commerce. En 1906, il fait construire un nouveau magasin à rayons de l’autre côté de l’intersection selon les plans de l’architecte Théodore Daoust^[8], la maison Jos. Corbeil, au 6500 rue Saint-Hubert. Son logement est au 2e étage. Il y demeure jusqu’en 1928 alors qu’il déménage au 15 rue Maplewood à Outremont.

Après son décès, la famille devient propriétaire et loue le commerce. Il est complètement détruit par un incendie en décembre 1955. Il sera reconstruit et vendu; dif-

quelques fois. De 1912 à 1955, elle demeure au 6644 Christophe-Colomb.

La famille Pilon fait don à l'église de la station VII du chemin de croix. À la création de la paroisse Saint-Ambroise (1925), née d'une subdivision de la paroisse Saint-Édouard, elle s'implique plutôt dans celle-ci.

Les Pilon avaient tissé des liens avec d'autres familles pionnières de Saint-Édouard. Ainsi, leurs deux fils ont eu pour parrain et marraine Joseph Corbeil et sa femme Robina Dazé, et le docteur Damien Vézina et sa femme Fabiola Alain. L'un de ces garçons, Fernand (1912-2007) devient éditeur et s'installe dans un local minuscule rue De Chateaubriand. C'est le point de départ de la Librairies et papeteries Pilon, dont un magasin a pignon sur rue pendant des décennies près de la Plaza Saint-Hubert.

En 1913, Henri-J. Pilon devient le secrétaire-régistrare de l'ancêtre de l'Ordre des pharmaciens du Québec, dont il est l'un des membres fondateurs. Passionné de botanique, il enseigne cette science pendant 36 ans à l'École de pharmacie de l'Université de Montréal. Le docteur Pilon est membre de plusieurs sociétés savantes. Son décès, en 1955, a été souligné dans la presse francophone et anglophone. Son épouse, Anna Proulx (1876-1923) était bien connue dans les cercles sociaux et religieux de Montréal et faisait partie des Dames de Sainte-Anne.

Autres donateurs

Famille Joseph Saint-Jean et Marcelle Martin (Station XIV)

Un doute demeure sur la donation de la station XIV (Jésus mis au tombeau) car un autre Joseph Saint-Jean réside alors dans le quartier, y possède une maison de courtage sur la rue Beaubien. Nous avons choisi de vous présenter le Joseph Saint-Jean, marguillier de la paroisse en 1904.



La Presse, 7 juin 1905, p. 1

Joseph Couteau dit Saint-Jean (1863-1921) est né dans la paroisse Rivière-des-Prairies. Il épouse Marcelle Martin en 1881. Marcelle (1848-1930) vient de l'Île-Bizard. C'est en 1897 que le couple s'installe dans le quartier Saint-Denis au 6745 De Saint-Vallier, dans une maison de deux étages. Joseph y

restera jusqu'à sa mort. D'abord charretier, il devient constable en 1896, puis lieutenant en 1918. En 1905, il fait la une du journal *La Presse* pour avoir sauvé un enfant^[9].

Famille Alfred Lavoie et Exilia Legault (Station VI)

Alfred Lavoie (1862-1926) est né à Saint-Martin de Laval et Exilia Legault (1860-1929) à Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds. Ils ont trois enfants (1889-1893-1896). Ils s'installent d'abord à Saint-Henri vers 1887 et y habitent jusqu'à environ 1909 et déménagent au 6356 rue Saint-Denis (1956 à l'époque). À la mort d'Alfred, on le retrouve dans la paroisse du Saint-Nom-de-Jésus.

Alfred est menuisier et propriétaire foncier. En 1907, il achète deux lots vacants situés sur la rue Saint-Denis au sud de la rue Beaubien. Il y fait construire deux maisons de trois étages, dont l'une sera habitée par sa famille et l'autre par son fils aîné. Terrains et maisons seront revendus en 1920.

Comme paroissien, il s'implique dans la signature d'une demande d'emprunt de 125 000\$ pour la construction de l'église Saint-Édouard en 1907 et la famille Lavoie procède à l'achat d'une station du chemin de croix « Ste Véronique essuie la Face de Jésus ». Les deux plus jeunes enfants se marient à l'église Saint-Édouard en 1916.

Famille Victor Carmel et Évelina Thibodeau (Station V)

Victor Carmel (1869-1959) est né à Boucherville. Il est fils de cultivateur et en 1894, il épouse Évelina Thibodeau. Trois enfants naissent de leur union. Ils divorcent en 1902.

En janvier 1896, Victor achète le terrain de Henry V. Meredith situé au 6934 rue Saint-Hubert, à l'angle de la rue Bélanger. Il y aménage une épicerie et son logement au 2e étage. Devenu échevin, il quitte le métier d'épicier mais conserve l'immeuble jusqu'en 1957.

En 1918, il est élu échevin du quartier Saint-Denis, et par la suite du quartier Saint-Édouard, poste qu'il occupera jusqu'au début des années 1930. Il s'implique dans différentes causes : il revendique entre autres une modification au terme d'échevinage, l'agrandissement du tunnel Saint-Denis, le pavage de certaines rues, la construction d'un marché public ainsi que d'un incinérateur. Il appuie les citoyens dans leurs revendications lors de l'assemblée publique de protestations contre l'augmentation des taux de transport sur les tramways.

La fonction de commissaire d'études des travaux publics lui est confiée en 1921. Son implication dans la paroisse se manifeste par sa fonction de marguillier, par ses dons à l'église Saint-Édouard, dont celui d'une cloche du carillon (la cloche de l'ange gardien) et de la station V du chemin de croix (Jésus aidé du Cyrénéen).

Famille Modeste Beauvais et Marie Bénard (Station XII)

Modeste Beauvais (1844–1934) est né à Sainte-Marie-de-Monnoir, aujourd'hui Marieville. Fait inusité, Modeste fait un séjour aux États-Unis, où il participe à la guerre de Sécession, entre les années 1861 et 1865.

Il épouse Marie Bénard (1849–1924) de Sainte-Julienne, comté de Montcalm. Ils ont huit enfants.

De 1876-1884, il habite au 209 rue Seaton (ancien nom de la rue Champlain). Puis il semble que jusque vers 1909, il occupe des locaux commerciaux à Montréal mais que la famille demeure à Saint-Jacques, comté Montcalm. Vers 1909 également, il achète deux lots sur la rue Labelle (De Chateaubriand) dans le quartier Saint-Denis et y construit une maison de deux étages, au 6329-31.

En 1911, on retrouve toute la famille au 6329 av. De Chateaubriand. Après la mort de Marie, une des filles s'installe chez Modeste avec sa famille. C'est là qu'il décède.

M. Beauvais est d'abord apprenti dans l'usine de tabac Mc. Donald à Montréal. Il collabore, puis gère une manufacture de tabac à Saint-Jacques de l'Achigan. Revenu à Montréal, il fonde une compagnie de tabac et opère un commerce. La famille offre à l'église Saint-Édouard la station XII du chemin de croix intitulée « Jésus meurt sur la Croix ».

Famille Alphonse Bilodeau et Alexandrine Saint-Pierre (Station III)

Alphonse Bilodeau (1860–1933) est né en Beauce, fils de cultivateur. Il arrive à Montréal dans le quartier Saint-Jacques avec au moins un frère et sa mère à l'âge de 27 ans. Il épouse Alexandrine Saint-Pierre (1866–1942), née à Sainte-Julie. Ils ont cinq enfants dont quatre survivent.



La Presse, 12 juin 1933, p. 21

Alphonse débute comme joindre (menuisier) dans l'industrie de la construction et gravit les échelons jusqu'à devenir contremaître.

Il déménage dans Ville Saint-Louis en 1905 et est très actif comme investisseur immobilier de 1889 à 1917 dans le quartier Saint-Jacques, dans Saint-Louis-du-Mile-End et dans Ville Saint-Louis.

Alphonse Bilodeau est bien impliqué dans sa communauté. Il est régisseur de la commission scolaire pour le district

nord. En 1907, il est signataire en faveur de l'emprunt pour la construction de l'église Saint-Édouard. Il est do-

nateur pour la station III, et est nommé marguillier de la paroisse en décembre 1913. En 1924, il souscrit en faveur du carillon de l'église Saint-Édouard en faisant un don de 30 \$.

Une de ses filles, Alida Bilodeau, devient comédienne et fait partie du Cercle académique Lafontaine^[10].



La Presse, 26 nov. 1932, p. 48

NOTES

^[1] Plusieurs bénévoles ont participé à la recherche. De la ShRPP, Christiane Gouin, coordonnatrice du projet (Sylvestre, Vézina, St-Jean); Julia Innes (Bilodeau, Délia Gauthier et Dupré, carte interactive); Lise Lapalme (Lavoie, Beauvais); Alix Évrard (Corbeil, Carmel); Pierre Boucley (Ernest Tétreau); Marie-Josée Robichon (recherches généalogiques, Pilon). De la paroisse Saint-Édouard, Isabelle Gagnon-Zéberg (archives de l'église et autres informations).

^[2] Monique Lanthier, spécialiste des œuvres religieuses, aurait trouvé le carnet de commande aux archives de l'atelier. Historienne de l'art spécialisée en patrimoine religieux, elle a collaboré aux recherches de Christian Rouillard, arrière-petit-fils du sculpteur qui lui a fourni une copie du catalogue et du carnet de commandes des ateliers Bouriché-Rouillard, ce qui lui a permis de confirmer la véritable provenance du chemin de croix.

^[3] Certaines personnalités feront l'objet d'articles séparés ou de fiches historiques. Malheureusement, compte tenu de la période couverte (1897–1920), peu de photos ont été trouvées.

^[4] « Le Dr Sylvestre honoré par le collège des médecins », *Le Devoir*, 27 janvier 1958.

^[5] *La Presse*, 23 mai 1913, p. 20.

^[6] *Le Soleil*, 18 janvier 1935, p. 15.

^[7] *Biographies canadiennes-françaises*, 1922, p. 232.

^[8] *Le Prix courant*, 18 mai 1906, p. 46.

^[9] *La Presse*, 7 juin 1905, p. 1.

^[10] *La Presse*, 26 novembre 1932, p. 48.

L'hospice MORIN

Christiane Gouin

Présidente de la ShRPP

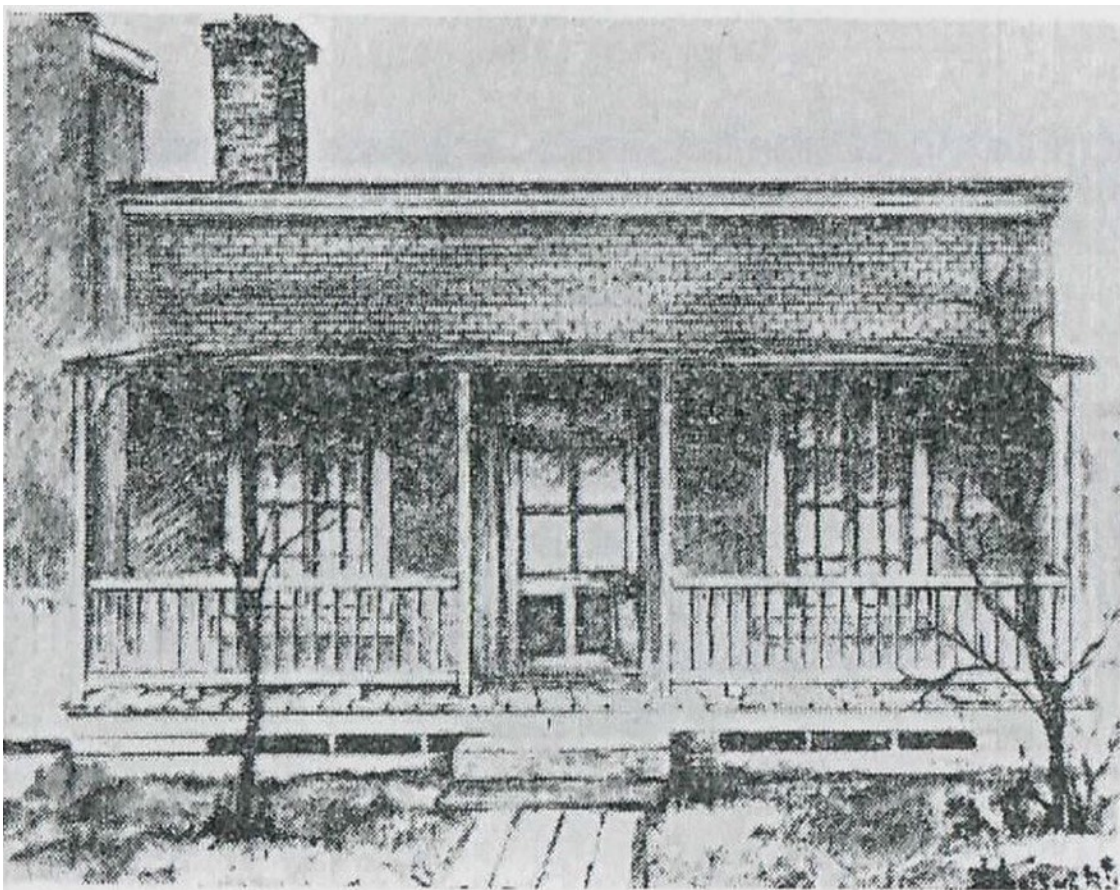
À titre de curé de la paroisse Saint-Édouard, le chanoine Napoléon Morin a joué de 1895 à 1922 un rôle central dans la vie catholique, sociale et éducative de la nouvelle paroisse. Il préside à l'érection de l'église bien sûr, mais oriente aussi les services sociaux et éducatifs. D'après le *Précis historique* de l'abbé Élie-J. Auclair, lorsqu'il parle de l'apport du curé Morin sur la paroisse, « après l'avoir solidement organisée, c'est lui, plus que tout autre, qui a assuré au spirituel et au temporel la prospérité de la paroisse. [...] Vrai bon pasteur, il suivit ses gens et les dirigea avec un dévouement inlassable, comme aussi avec une fermeté résolue et non peut-être sans quelque rudesse de procédés »^[1]. Il est ainsi l'instigateur de la construction des principales écoles du quartier et de l'hospice Morin.

Lui et Pierre Forget, un marguillier, disposaient de quelques propriétés sur la rue De Saint-Vallier, là où se trouvait naguère l'ancien local du Club des coureurs des bois. Ils y installèrent en 1922 un hospice pour personnes âgées : l'hospice de Saint-Édouard, mieux connu sous le nom d'hospice Morin.

C'est aux Petites Sœurs Franciscaines de Marie (de Baie-Saint-Paul) que l'on confia la mission de diriger

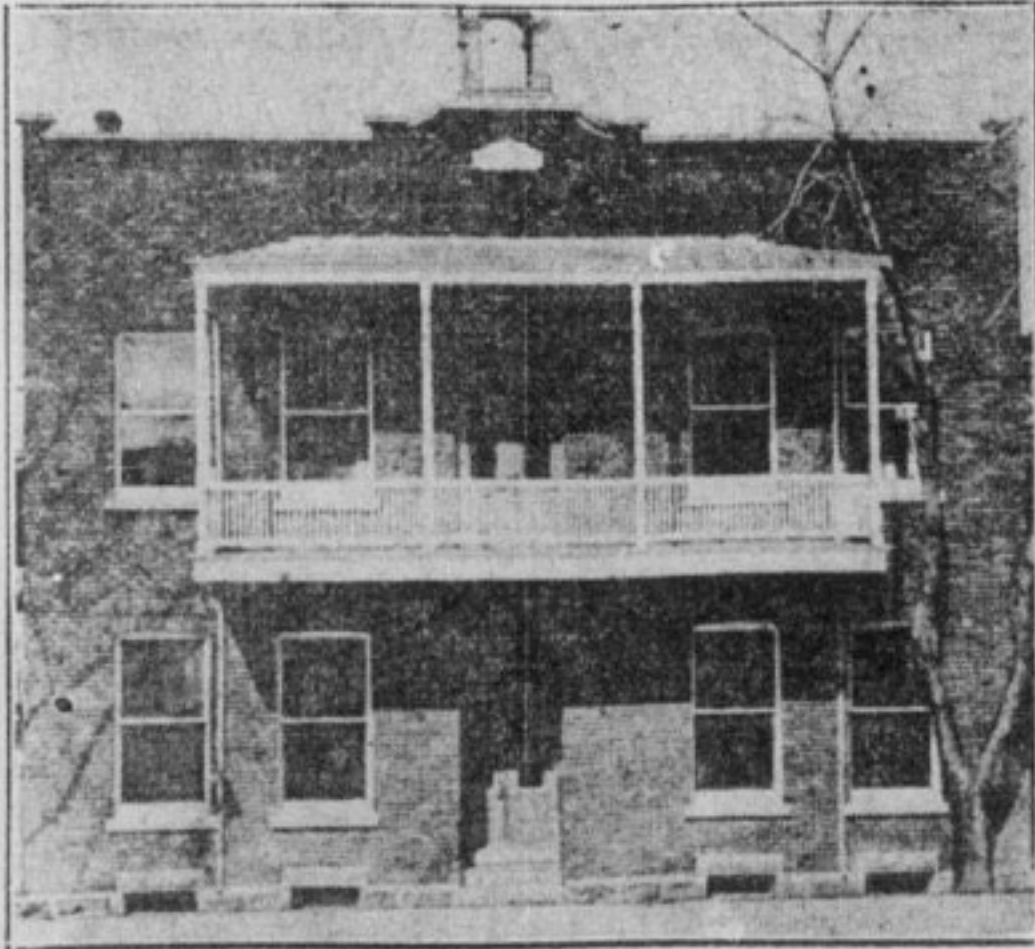
l'institution. Déjà implantées à Montréal, ces religieuses sont renommées pour leur compétence en matière de soin pour les personnes âgées : elles ont dirigé également l'hospice de Saint-François Solano (Rosemont) et celui de Sainte-Brigide (Centre-Sud).

De 1895 à 1899, la paroisse comprenait une école, gérée par la Commission scolaire du Mile-End, rue De Saint-Vallier (Huntly à l'époque). Elle était vraisemblablement située sur l'un des lots regroupés pour constituer le premier hospice^[2].



Dessin de L.-O. Boisvert
Première école de la paroisse Saint-Édouard
à l'endroit actuel de l'Hospice Morin

UN ASILE POUR LES VIEILLARDS



L'HOSPICE MORIN, rue de Saint-Valier près Beaubien. Grâce à la générosité de M. le chanoine J.-A.-N. Morin, curé, et de M. Pierre Forget, marguillier, la paroisse Saint-Edouard aura bientôt une institution pour recevoir ses vieillards. L'hospice qui contiendra quarante chambres sera sous la direction des R.R. S.S. Franciscaines de la Baie Saint-Paul. Il sera béni dans la première quinzaine de mai.—(Cliché du photographe de la "Presse".)

Photo du premier hospice,
parue dans *La Presse* du 19 avril 1922

L'hospice est formée d'un nouveau bâtiment lambrissé en brique, attenant à des maisons existantes. En 1929, l'institution comprenait 8 religieuses et accueillait 29 personnes âgées. Bientôt à l'étroit, on songea d'abord à démolir des maisons sur la rue Saint-Zotique appartenant aux Petites Sœurs pour y établir un nouvel hospice. Mais la décision finale fut de démolir le premier hospice et d'en construire un nouveau sur le même emplacement, agrandi d'une paire de lots voisins. Une souscription spéciale fut faite dans la paroisse qui recueillit 14 525 \$. Cet édifice est toujours debout au 6365 rue De Saint-Vallier. Construit en moins d'une année, il a été béni le 21 juin 1931 par Mgr Limoges de Mont-Laurier.



Sur la photo prise lors de la bénédiction du nouvel hospice^[3], on aperçoit la garde paroissiale de Saint-Édouard.

En 1934, l'hospice comptait sur dix-neuf sœurs pour soigner « dix vieux et 55 vieilles ». De 1922 à 1934, c'est mère Marie Joseph du Sacré-Cœur qui est la supérieure de l'hospice. De 1934 à 1940, c'est Mère Marie Ladislas qui la remplace et par la suite, ce fut pour un an, Mère Marie Joseph du Rédempteur, suivie par mère Marie du divin Cœur (1941-1944)^[4]. En 1944, l'hospice compte plus de 60 pensionnaires.

Pour subvenir aux besoins et payer pour la nouvelle bâtisse, il fallait compter sur des hypothèques et des obligations ainsi que sur le concours des dames patronnesses qui récoltaient des dons lors d'événement comme des parties de carte. La fondatrice des dames patronnesses fut Madame Victor Carmel (Évelina Thibodeau), femme de l'un des premiers marguilliers de la paroisse Saint-Édouard.



Madame VICTOR CARMEL, fondatrice de l'association des dames patronnesses de l'hospice Morin et organisatrice de la partie de cartes qui aura lieu, à l'hôtel Windsor, le 17 mars, au bénéfice de l'hospice Saint-François Solano, que dirigent les Petites sœurs Franciscaines de Marie.

La Presse, 2 mars 1925

En 1937, Les Petites Sœurs Franciscaines lèvent une obligation de 50 000\$. « Ces titres font partie d'une émission de 410 000\$ engageant le crédit de la communauté et garantie en outre par une première hypothèque sur les hospices Morin, Sainte-Brigide et Saint-François-Solano, situées à Montréal, d'une valeur, y compris l'ameublement, d'environ 630 000\$. [5] »



De 1945 à 1987, l'hospice poursuit son œuvre et devient résidence privée en 1975. La résidence met fin à ses activités d'accueil en juillet 1987, à la suite d'un refoulement d'égouts dans l'édifice et de dégâts dus à la foudre. Les résidents sont déplacés, l'édifice rénové et la vocation changée. De 1984 à 2015, la résidence accueille des sœurs de toute la province venant étudier, se reposer ou visiter leurs proches^[6]. De 1998 à 2003, on y accueille des parents d'enfants malades traités à l'hôpital Shriners. Par la suite, le bâtiment sert de résidence pour les religieuses et quelques pensionnaires^[7]. Les Petites Sœurs, bien que discrètes, ont participé à la vie du quartier par du bénévolat, des cours de français aux nouveaux arrivants, etc., jusqu'en 2015 alors que la communauté décide de vendre l'édifice.

C'est aussi en 2015 que les Amis de la rue de Saint-Vallier rendent visite aux Petites Sœurs pour garder trace de leur existence dans le quartier. Ils publient sur leur site plus de 50 photos commentées. [C'est un précieux souvenir](#) que vous pouvez retrouver en

cliquant sur ce lien. Leur visite est pilotée par Soeur Annette (à gauche) et Soeur Simonette (à droite).



« Même si la décision ne leur appartient pas (c'est le conseil général de la congrégation, à Baie-Saint-Paul, qui est décisionnaire), Annette et Simonette aimeraient qu'une certaine mission communautaire et d'entraide puisse perdurer; elles seraient déçues de voir leur maison transformée en condominiums ».

Leur souhait fut exaucé par la vente de l'édifice aux Compagnons de Montréal. Ce groupe communautaire développe « le pouvoir d'agir des personnes vivant avec une différence intellectuelle ». Cet organisme offre de l'hébergement, de la formation, des activités de loisirs et des services à la communauté.

La clientèle change mais la vocation d'offrir des services à une population dans le besoin demeure et ce bel édifice, témoin de notre patrimoine, est conservé.



Photo : Alexis Hamel 2011, Imtl.org

NOTES

[1] Auclair, Élie-J., *Précis historique de la paroisse Saint-Édouard de Montréal (1895-1945)*. Montréal, 1944, p. 11.

[2] Image tirée de Auclair, op. cit., p. 20. L'adresse de cette première école est ambiguë. L'école apparaît dans les annuaires sans numéro civique jusqu'en 1900, année où elle est inscrite à l'adresse 763 – cependant le 753 serait plus probable, s'il est vrai que l'école était « à l'endroit actuel de l'Hospice Morin ».

[3] Photo postée sur le site Facebook de Mémoire de Petite-Patrie, Villeray et Petite-Italie, Archives des Petites Franciscaines de Marie.

[4] Nous ne savons pas qui sont les religieuses qui ont succédé comme mères supérieures après cette période.

[5] Paru dans *L'événement*, 3 mai 1937.

[6] Propos tiré du site Facebook, les Amis de la rue de Saint-Vallier.

[7] Information tirée d'une correspondance avec la directrice du musée des Petites Franciscaines de Marie, 12 août 2015.

Comment cette **PETITE PATRIE** a obtenu son nom

Justin Bur

Vice-président de la ShRPP

On dit que les identités locales au vingtième siècle sont formées, du moins chez les catholiques francophones, autour des paroisses^[1]. **Saint-Édouard**, étant la paroisse la plus ancienne de La Petite-Patrie et pendant longtemps la plus peuplée, aura une sorte de primauté, reflétée dans le fait que même aujourd'hui le district électoral municipal environnant s'appelle Saint-Édouard.

Quant aux non-catholiques, ils ont nommé leur quartier selon une rue ou selon les noms de lotissement des promoteurs du tournant du siècle. Par exemple, il y a eu deux missions protestantes à la fin des années 1890 desservant « Amherst Park & St. Denis Boulevard », l'une anglicane, l'autre congrégationnelle. À la longue, c'est le nom **Amherst Park** qui était plus durable, étant apposé à quelques noms d'églises protestantes dans les décennies 1900 et 1910. Mais le **Boulevard Saint-Denis** avait aussi ses adeptes dont un comité des citoyens. Ceci dit, après le milieu des années 1930, ces noms tombent rapidement hors d'usage.

Au niveau de la gestion municipale, la voie ferrée ne sert pas de limite de quartier avant 1921. Les quartiers Laurier, Saint-Denis et De Lorimier s'étendent de part et d'autre du chemin de fer. Depuis 1921, les quartiers du côté nord sont séparés : **Saint-Jean, Saint-Édouard et Montcalm**. Deux sur trois sont dérivés de noms de paroisse, ce qui est typique de l'époque.

Dans les années 1970, le déclin de la pratique religieuse ainsi que la migration vers les nouvelles banlieues font en sorte que l'identification paroissiale tend à disparaître. Les nouveaux résidents des quartiers anciens cherchent d'autres identités locales. L'expression « petite patrie », attestée dans la littérature française depuis le 18^e siècle, est popularisée par le roman *La petite patrie* de Claude Jasmin, paru en 1972 (et par le téléroman dérivé, diffusé entre 1974 et 1976).

Lors de la campagne électorale municipale de 1974, la valorisation des petites patries (quartiers) devient un enjeu ainsi que le sujet de plus d'une série d'articles dans *La Presse* (1974, 1982, 1990, toujours en octobre).

Il semble toutefois que c'est l'ouverture en 1983 d'un CLSC dans le secteur décrit alors comme « Villeray-Sud » qui donne l'occasion de le désigner comme **La Petite-Patrie**^[2] – même si ce n'est pas tout à fait la petite patrie de Jasmin : c'est son voisin au sud !

NOTES

Voir aussi un article du même auteur, « Les découpages territoriaux de Rosemont-La Petite-Patrie », *Bulletin de la ShRPP*, juin 2021.

[1] Par exemple, la notice de Jean-Claude Robert, « Paroisses catholiques », *Dictionnaire historique du Plateau Mont-Royal*, p. 300-301.

[2] Mariane Favreau, « Petite-Patrie : un quartier de contrastes », *La Presse*, 20 octobre 1990, p. A6.

A 8 •

LA PRESSE, MONTRÉAL, VENDREDI 15 OCTOBRE 1982



VILLERAY-SAINT-ÉDOUARD

LA PRESSE, MONTRÉAL, MARDI 23 MARS 1982

Nouveau CLSC

M. Johnson faisait ces déclarations au cours d'une brève période de questions réservée aux journalistes, à l'occasion de l'annonce de l'ouverture d'un CLSC (Centre local de services communautaires) dans le comté de Gouin. La population du quartier Villeray-sud, qui bataillait sans plus trop y croire depuis 1973-74 pour l'obtention d'un CLSC — le dix-huitième dans la grande région montréalaise — soupire enfin d'aise. Durant deux années consécutives, le CLSC recevra un budget d'implantation de \$100,000 qui servira à recruter un directeur, louer un local provisoire, constituer un conseil d'administration, circonscrire les services à dispenser. « Sur le plan social, le travail accompli par le Centre de dépannage St-Édouard-Villeray a démontré les besoins pressants de services de maintien à domicile des personnes âgées », a signalé M. Johnson.

LA PRESSE, MONTRÉAL, SAMEDI 8 JANVIER 1983

LE CLSC LA PETITE PATRIE

est à la recherche d'un(e)

DIRECTEUR(TRICE) GÉNÉRAL(E)

TYPE D'ÉTABLISSEMENT: Centre Local de Services Communautaires en implantation appelé à contribuer, dans le cadre de ses fonctions, au développement des services socio-sanitaires et communautaires d'une partie du centre-nord montréalais. Le district visé plus spécifiquement compte une population d'environ 60 000 personnes comprises dans le secteur délimité par les rues Jean-Talon, Bélanger, Iberville, et par la voie ferrée du Canadien Pacifique.

FONCTIONS: Sous l'autorité du conseil d'administration, le titulaire sera responsable de l'administration générale de l'établissement. En collabora-

Quand les manufactures tournaient à plein régime

Louis Delagrave

Trésorier de la ShRPP

Le milieu du XXe siècle a marqué l'apogée de la vocation industrielle de Montréal. Dans les années 1940 par exemple, l'industrie manufacturière représentait près de 40 % de l'emploi total de la métropole^[1], alors qu'elle n'en compte plus que 10 % aujourd'hui^[2]. À partir du milieu des années 1950, la croissance se concentrera désormais dans le secteur tertiaire (commerce, éducation, santé, transport, finances, etc.), tandis qu'on assistera à un exode des industries manufacturières vers de plus petites villes, voire vers d'autres pays^[3].

La Petite-Patrie a nécessairement suivi le phénomène de tertiarisation de l'économie, quoique vu sa vocation résidentielle, elle n'a sans doute jamais représenté un pôle industriel central à Montréal, comme l'ont été l'Est de Montréal ou le canal Lachine par exemple. La proximité de la voie ferrée a toutefois eu un pouvoir d'attraction, les usines pouvant bénéficier d'un accès direct au chemin de fer. Mais ce n'est pas ici que les usines Angus se sont implantées. Il demeure que l'industrie manufacturière a autrefois compté plusieurs grands établissements dans La Petite-Patrie. Chacun a son histoire et plusieurs bâtiments ont été préservés.

En 1945, une douzaine d'entreprises manufacturières comptaient 100 employés ou plus, comme le montre le tableau. Nous allons retracer l'histoire des plus importantes d'entre elles. Parmi les sources utilisées, soulignons l'apport inestimable des capsules historiques de Mémoire du Mile End, ainsi que des annuaires Lovell.

Le secteur Bellechasse

Le secteur de la rue de Bellechasse, entre la rue Saint-Denis et le boulevard Saint-Laurent, bénéficiait d'abord d'importantes implantations industrielles. La première grande industrie à s'y établir est la Eugene F. Phillips Electrical Works en 1904–1905, au 5795 De Gaspé. Sans doute le voisinage d'un important client, la Compagnie de tramways de Montréal, a-t-il motivé l'entreprise de câbles et de fils électriques à s'installer à cet endroit. L'usine est agrandie vers 1910, puis en 1939. L'établissement compte 500 employés et plus en 1945. Phillips fermera cependant les portes de son établissement montréalais en 1968 et déménagera sa production en Ontario. Le bâtiment sera racheté l'année suivante par Capitol Industries, qui fabrique des cadenas, des serrures

Les entreprises manufacturières de 100 employés et plus, en 1945 dans ce qui deviendra La Petite-Patrie

Nom	Adresse	Secteur	Nbre d'employés
Phillips Electrical Works Ltd	5795 de Gaspé	Appareils électriques	500 et plus
Coca-Cola Co. of Canada Ltd	200 de Bellechasse	Boissons gazeuses	200-499
Pain Suprême Ltée	6224 St-Hubert	Boulangerie	200-499
Slater Shoe Co. (Canada) Ltd	5805 de Normanville	Chaussure	200-499
Shipping Containers Ltd	155 Beaubien Ouest	Boîtes, sacs et papier	200-499
The Ronalds Company Ltd	6306 du Parc	Imprimerie et reliure	200-499
Brandram-Henderson Limited	6684 St-Urbain	Peinture	200-499
International Paints (Canada) Ltd	6700 du Parc	Peinture	200-499
Brasserie Frontenac Ltée	5930 de Gaspé	Bière	100-199
Lane, T.H., Shoe Co. Ltd	6201 Papineau	Chaussure	100-199
Pedigree Manufacture Co. Ltd	6407 Boyer	Bas et tricot	100-199
Stainless Steel Specialty Ltd	6252 St-Laurent	Métal en feuille	100-199
Electrolier Mfg. Co Limited	5849 Boyer	Appareils électriques	100-199
Lawson Lithographing and Folding Box Co. Ltd	6629 Esplanade	Boîtes, sacs et papier	100-199

Source: Tri de l'auteur à partir de *List of manufacturing establishments in Canada employing fifty hands and over, 1945*, Department of Trade and Commerce, Dominion bureau of statistics.
https://publications.gc.ca/collections/collection_2015/statcan/72-D-55D/CS72-D-55D-1945-eng.pdf

et des objets moulés en zinc. La fonderie existe encore aujourd'hui et l'immeuble préservé abrite un musée de la serrure. Il offre aussi des espaces pour les artistes et des entreprises artisanales^[4]. Le bâtiment est considéré de valeur patrimoniale exceptionnelle^[5].



L'usine de la Eugene F. Phillips Electrical Works, entre 1907 et 1914. Source : BANQ

Un autre établissement d'envergure dans le secteur Bellechasse, celui de Coca-Cola Ltée, recense entre 200 et 499 employés en 1945. L'usine a été construite en pleine crise économique en 1929–1930, selon les plans de l'architecte de renom Kenneth Guscotte Rea. L'usine d'em-bouteillage de boissons gazeuses d'inspiration Art déco sera agrandie à trois reprises et comprend un vaste garage pour approvisionner sa flotte de camions. Le bâtiment est considéré de valeur patrimoniale exceptionnelle.

Coca-Cola fermera les portes de l'établissement de la rue de Bellechasse en 1973 pour déménager dans des locaux plus modernes sur le boulevard de l'Assomption. L'immeuble deviendra propriété de la Ville et il abrite aujourd'hui le Service de sécurité incendie de Montréal^[6].



L'usine de Coca-Cola Ltée, vue de l'avenue De Gaspé. Source : Journal of the Royal Architectural Institute of Canada, v. 8, no. 9 (1931), p. 17

Le secteur Bellechasse comprend également en 1945 la Brasserie Frontenac et ses 100 à 199 employés. Première brasserie canadienne-française, elle a été inaugurée en 1913 sous l'initiative de la famille Beaubien. À la suite de difficultés en 1926, elle devient une filiale d'un regroupement de brasseries montréalaises, absorbé en 1952 par un regroupement torontois. La brasserie Frontenac a une capacité de 180 000 bouteilles par jour. « La marque Frontenac est alors abandonnée et la brasserie modernisée, afin d'introduire au Québec la bière Carling, jusque-là uniquement vendue en Ontario. ^[7] » La production cesse en 1961 et les activités sont consolidées en 1967 à la brasserie Dow du centre-ville. L'immeuble, racheté par la Ville en 1970, sera démoli en 1972 pour aménager une cour de voirie dans le cadre des travaux de construction du viaduc Rosemont–Van Horne. C'est là que la STM achève actuellement la construction de son nouveau centre de transport Bellechasse.



Publicité parue dans La Presse, 17 octobre 1913, p. 9. [BANQ]

Enfin, une autre usine du secteur est celle de Catelli, qui n'apparaît pas au tableau, mais qui exploite une fabrique de pâtes alimentaires sur de Bellechasse de 1911 à 1940. Quelques centaines d'employés sans doute. En 1867, Carlo Onorato Catelli avait lancé la toute première usine de pâtes au Canada sur la rue Saint-Paul dans le-Vieux-Montréal. La fermeture de l'usine de la rue de Bellechasse s'explique par un transfert de production vers



L'ancienne usine Catelli, en 2017. Source : Louis Gagnon, ShRPP

un établissement plus moderne puisqu'elle coïncide avec l'inauguration en 1940 d'une autre usine de Catelli sur la rue Notre-Dame Est.

En 1948, le bâtiment de la rue de Bellechasse est racheté par la famille Shiff, qui en fera des ateliers de couture, jusqu'en 1997. Les locaux sont alors convertis en ateliers d'artistes. Mais la famille Schiff revendra l'immeuble en 2018 à des promoteurs immobiliers qui, faute d'un arrangement satisfaisant avec la Ville et un OBNL, le transformeront en bureaux de style loft^[8]. Le bâtiment est considéré de valeur patrimoniale exceptionnelle.

Le secteur Marconi-Alexandra

Sur les entreprises de 100 employés et plus actives en 1945, figure aussi en bonne place le secteur qu'on appelle maintenant Marconi-Alexandra ou Mile-Ex.

Sur l'avenue du Parc juste au nord de la voie ferrée, on trouve par exemple parmi les principaux employeurs la Ronalds Company, avec 200 à 499 employés. Construit en 1928, l'établissement sera agrandi plusieurs fois. La Ronalds imprime des annuaires téléphoniques, des catalogues et des magazines. En 1955, elle fusionne avec un autre imprimeur montréalais et devient la Ronalds-Federated Ltd. Dans les années 1970, à la suite d'une série de transactions, elle finit par être cédée à Bell Canada, qui s'en départira dans les années 1980. L'usine cesse ses activités et est vendue à des gestionnaires immobiliers, qui louent les espaces à différentes entreprises. Le bâtiment loge aujourd'hui les studios de Moment Factory, notamment^[9]. Il est considéré de valeur patrimoniale exceptionnelle.



L'usine de la Ronalds Company (à droite), en 1939.

Archives de la Ville de Montréal, VM166-R3086-2_5711-8989_025

Un peu plus au nord sur du Parc, International Paints exploite une usine de peinture, construite en 1929 et comptant entre 200 et 499 employés d'après le relevé de 1945. Filiale d'un groupe britannique fondé en 1881, l'entreprise est chef de file mondial dans la fabrication et la distribution de peintures industrielles et pour la marine. La compagnie répond alors à une demande croissante due à la construction des voies ferrées dans le nord du Québec et de l'Ontario ainsi que dans la ré-

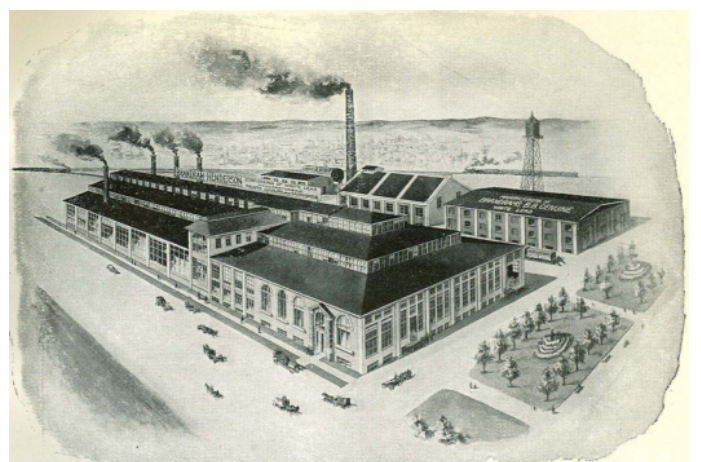
gion de la Baie d'Hudson. En 1987, elle inaugure une usine ultra-moderne à Baie d'Urfé^[10], ce qui explique la fermeture de l'usine de l'avenue du Parc à la fin des années 1980^[11]. Le bâtiment est aujourd'hui détenu par une société immobilière et loge en particulier l'organisme Jeunesse au Soleil.



L'usine de l'International Paints (à gauche), en 1943.

Archives de la Ville de Montréal, VM095-Y-1-5-D07

À la même hauteur sur la rue Saint-Urbain, se trouve une autre importante usine de peinture, la Brandram-Henderson, construite en 1907^[12]. L'établissement est alors la plus vaste fabrique de peinture et de blanc de plomb (un pigment à peinture) au Canada. L'entreprise, fondée en 1875 en Nouvelle-Écosse et associée à ses débuts à une firme britannique, emploie entre 200 et 499 personnes dans son usine de Montréal en 1945. Dans les années 1950, l'entreprise possède des usines et entrepôts partout au Canada^[13]. Mais Brandram-Henderson sera absorbée par la C-I-L en 1960^[14] et les activités de l'usine de la rue Saint-Urbain seront transférées en 1961 à l'usine C-I-L de l'avenue Clanranald (dans l'ouest de Montréal), qui sera agrandie à cette fin^[15]. L'usine de la rue Saint-Urbain est aujourd'hui démolie.



L'usine de peinture de la Brandram-Henderson.

Source : The North End Montreal , 1913, p. 15.

Archives de la Ville de Montréal, P28-Z_01

Enfin, dans le même secteur, sur Beaubien Ouest angle Waverly, se situe l'usine de boîtes de carton de la Shipping Containers (200 à 499 employés). L'établissement est construit en 1918 à l'origine pour Caron Frères, un fabricant de précision de bijoux ayant obtenu un contrat fédéral de fabrication de munitions. Il comprend un bâtiment administratif, un entrepôt (la première église Saint-Jean-de-la-Croix, démolie depuis), et une usine, cette dernière caractérisée par un toit en dents de scie^[16]. Gair Company of Canada Ltd (caisses en carton ondulé, boîtes pliantes, etc.) acquiert le bâtiment en 1955, avant d'être intégrée en 1959 par la Continental Can Company of Canada, qui y reste jusqu'à la fin des années 1970. Pastene, un importateur de produits alimentaires, utilise ensuite le bâtiment de la rue Beaubien pendant une vingtaine d'années, alors que les locaux de la rue Waverly sont occupés par différentes entreprises. L'ensemble est considéré par la Ville comme un patrimoine industriel exceptionnel^[17].

Depuis les années 2010, des artistes occupent plusieurs locaux. C'est ici que l'OBNL [Les Ateliers Belleville](#) est fondé en 2015. Les artistes des ateliers sont au cœur de la lutte citoyenne pour conserver l'ancienne emprise ferroviaire du CP comme parc – ce sont eux qui l'appellent « Parc des Gorilles », un nom qui est devenu officiel. L'édifice appartient aujourd'hui à la société de gestion immobilière Canderel. Depuis le printemps 2025, les Ateliers Belleville ont déménagé au 545 rue Légendre Ouest et Canderel offre en location ses anciens espaces sous le nom des [Ateliers des Gorilles](#) (!!).



Ancien bâtiment de Caron Frères / Ateliers Belleville.
Source : Google Maps, 2014

Derrière sur l'avenue de l'Esplanade, se situe également en 1945 l'usine de Lawson Lithographing and Folding Box Co. Ltd (lithographie et boîtes pliantes), comptant entre 100 et 199 employés. La Lawson Litho, ouverte en 1922, y restera jusqu'à la fin des années 1980. D'abord installé sur le côté est de la rue, au 6629 (qui sera démoli dans les années 1970), l'établissement prendra de l'expansion en 1943 sur le côté ouest, au 6674, les deux bâtiments liés par une passerelle au-dessus de la rue. Le 6674 est agrandi en 1973; l'immense bâtiment est toujours existant.

ShRPP Volume 23, numéro 1 Juin 2025



The Lawson Lithographing & Folding Box Company Limited

Lawson Lithographing, 6629 av. de l'Esplanade, années 1920
Mémoires de Petite-Patrie, Villeray et la Petite-Italie (Facebook)

Ailleurs dans le quartier

En 1945, quelques autres grands établissements industriels sont disséminés sur le territoire de La Petite-Patrie. Mentionnons-en quelques-uns.

Avec un certain étonnement, on constate que la rue Saint-Hubert, davantage réputée pour ses commerces, recèle une exploitation manufacturière de 200 à 499 employés un peu au nord de la rue de Bellechasse: la boulangerie Pain Suprême. L'établissement, surmonté d'une immense enseigne mettant en scène un boulanger, demeure en activité jusqu'en 1950. Il n'en reste plus aucune trace. Pain Suprême, « la plus grande boulangerie canadienne-française au pays », avait racheté en 1936 la boulangerie I. Caron sise environ au même endroit depuis une vingtaine d'années, ainsi que deux autres boulangeries^[18].



L'enseigne de la boulangerie Pain Suprême, sur la rue Saint-Hubert. Source : Le petit journal, 16 mars 1941, p. 16

Des manufacturiers de chaussures exploitent aussi des usines ailleurs dans le quartier. La Slater Shoe Co., sur De Normanville angle De Fleurimont (boul. Rosemont), est la plus grande, avec ses 200 à 499 employés. La Slater Shoe tient son nom de George T. Slater qui avait établi une première fabrique de chaussures à Montréal en 1869. La compagnie s'est installée sur De Normanville en 1931, succédant à la MacFarlane Shoe qui était implantée depuis 1913 dans l'usine construite en 1912 pour la Cimon Shoe, selon les plans de l'architecte Charles-Aimé Reeves. Avant sa fermeture en 1971, l'éta-



L'ancien bâtiment de la Slater Shoe, en 1967.

Source : Archives de la Ville de Montréal, VM94-EM0148-003

blissement de la Slater Shoe se spécialisait dans la chaussure de luxe et il lui était alors de plus en plus difficile de faire face à la concurrence étrangère, principalement italienne et espagnole^[19]. L'imposant bâtiment sera démolé et fait maintenant place à un restaurant McDonald...

Finis la grande industrie, et vive la matière grise!

Les temps ont bien changé. Les usines de 1945 ne tournent plus. Comme on l'a vu, c'est souvent en raison d'installations désuètes qui, profitant d'une restructuration de la propriété de l'entreprise, ont vu leur production transférée dans des établissements plus modernes ailleurs à Montréal. Au lieu de rénover une vieille usine, vaut mieux repartir à neuf! Et si pendant un certain temps la présence de la voie ferrée a attiré les industries, cet avantage a bientôt été supplanté par l'essor du transport par camion. Heureusement, plusieurs anciens bâtiments industriels, dont on apprécie aujourd'hui l'architecture, ont été préservés et témoignent de cet âge d'or manufacturier dans La Petite-Patrie.

Mais force est de constater que l'ère de la grande industrie est révolue dans le quartier. Le secteur des services accapare aujourd'hui la vaste majorité de l'activité sur le territoire de l'arrondissement Rosemont–La Petite-Patrie :

soins de santé et assistance sociale, commerce de détail, enseignement, services professionnels, hébergement et restauration, information et culture, etc. À peine 4 % (2 435) des emplois de l'arrondissement se trouvent dans le secteur manufacturier, surtout dans l'alimentation, le vêtement et l'impression^[20].

En revanche, tout n'est pas perdu. « Presque tout produit est maintenant constitué d'un mixte d'objets fabriqués et de services de tous genres : recherche, conception, design, publicité, marketing, etc. La fabrication comme telle se fera souvent dans une ville moyenne (ou encore en Chine), mais les activités en amont ou en aval à fort contenu en matière grise se font dans la grande ville.^[21] » Dans La Petite-Patrie, un siècle après le règne de la pierre grise, 50 ans après la prospérité de la grande industrie, voici donc venu l'empire de la matière grise !

NOTES

- ^[1] Selon le RECENSEMENT DU CANADA, 1941, Vol. III, Population active par occupations, industries, etc., p. 846. Que ce soit pour la grande ville de Montréal ou pour la ville proprement dite.
- ^[2] VILLE DE MONTRÉAL, *Montréal en statistiques : Profil sectoriel Fabrication*, janvier 2022, p. 11.
- ^[3] Voir : Mario POLÈSE, *Montréal économique : de 1930 à nos jours*, INRS, 2009, p. 11. <https://espace.inrs.ca/id/eprint/9276/1/Inedit06-09.pdf>
- ^[4] Voir : MÉMOIRE DU MILE END, *Eugene F. Phillips Electrical Works*, <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/eugene-f-phillips-electrical-works/>
- ^[5] D'après le projet de *Plan d'urbanisme et de mobilité 2050* (PUM2050).
- ^[6] Voir : VILLE DE MONTRÉAL, *Énoncé de l'intérêt patrimonial de l'ancienne usine Coca-Cola*, 2016.
- ^[7] Voir : MÉMOIRE DU MILE END, *Brasserie Frontenac*, <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/brasserie-frontenac/>
- ^[8] Voir : HÉRITAGE MONTRÉAL, <https://memento.heritagemontrreal.org/site/ancienne-usine-catelli/>
- ^[9] Voir : MÉMOIRE DU MILE END, *L'imprimerie Ronalds*, <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/imprimerie-ronalds/>
- ^[10] *Architecture-concept*, 1990, Octobre – Novembre, p. 9.
- ^[11] *Le devoir*, 6 septembre 1986, p. B1.
- ^[12] *L'événement-journal*, 20 octobre 1951, p. 6.
- ^[13] *Le Canada*, 22 octobre 1951, p. 12.
- ^[14] *Le Devoir*, 6 janvier 1960, p. 8.
- ^[15] *Le Devoir*, 20 juin 1962, p. 10.
- ^[16] Voir *Contract record and engineering review*, 16 octobre 1918, p. 837.
- ^[17] Le *Plan d'urbanisme et de mobilité 2050* (Annexe 3) identifie le 153 Beaubien Est comme faisant partie d'un ensemble patrimonial industriel exceptionnel. Il s'agit d'une erreur, car on fait manifestement référence au 153 Beaubien Ouest.
- ^[18] *La Patrie*, 1er décembre 1936, p. 4.
- ^[19] *La Presse*, 2 avril 1971, p. A3.
- ^[20] D'après les données de 2016. Source : Ville de Montréal, Profil économique 2019, Arrondissement de Rosemont–La Petite-Patrie, p. 6. https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL_STATS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PE%20ROSEMONT-LA%20PETITE-PATRIE%202019.PDF
- ^[21] Mario POLÈSE, op. cit., p. 34.

La Société



Vous aimez l'histoire ?

Vous aimeriez en savoir davantage sur l'évolution d'un des plus attrayants arrondissements de Montréal ?

Berceau des usines Angus, carrières de pierre grise devenues parcs, vitrine du patrimoine ecclésial et éducatif du XX^e siècle, symphonie de briques et d'escaliers, rues commerciales authentiques, et plus encore : l'arrondissement a bien des choses à raconter.

Joignez-vous à notre groupe de passionnés d'histoire locale.

Fondée en 1992, la Société d'histoire Rosemont-Petite-Patrie est un organisme à but non lucratif voué à la promotion de l'histoire de l'arrondissement.

La Société organise des conférences, des promenades, des expositions, effectue des recherches et diffuse des publications. Elle s'implique dans la préservation du patrimoine et est membre de la Fédération Histoire Québec.

Son financement est assuré par les cotisations des membres, les dons et les contributions financières de partenaires, ainsi qu'à l'aide de la vente de publications telles que le livre *Rosemont-La Petite-Patrie, Il y a longtemps que je t'aime*.

Le coût de l'adhésion individuelle annuelle est de 35 \$ avec accès gratuit aux conférences et aux promenades. Il est aussi possible de payer une adhésion individuelle de soutien à 20 \$, l'inscription aux activités est alors réduite à 5 \$ au lieu de 10 \$ pour les non-membres.

LE BULLETIN VOLUME 23,
NUMÉRO 1 – JUIN 2025

Coordination : Christiane Gouin
Révision, éditorial, mise en page :
Justin Bur
Correction linguistique :
Louis Delagrave
Conception graphique :
Marcel Cadieux

Édité par :

**La Société d'histoire
Rosemont-Petite-Patrie**

3331, rue Sherbrooke Est,
Montréal (Québec) H1W 1C5

Téléphone : 1 514 728-2965
Courriel : info@histoirepp.org

Site internet :

www.histoirepp.org
facebook.com/SocieteHistoireRPP

Conseil d'administration

Christiane Gouin (présidente)
Justin Bur (vice-président)
Carla Bodo (secrétaire)
Louis Delagrave (trésorier)
Stéphanie Desautels
Andrzej Leszczewicz

Dépôt légal : Bibliothèque et
Archives nationales du Québec

